

LE TRÔNE DE SOIE

Studio Pink



Le Trône de Soie

Par Studio Pink

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Éclat et l'Acier	4
Chapitre 2 : Le Protocole du Silence	9
Chapitre 3 : La Première Fêlure	15
Chapitre 4 : Sous la Soie	21
Chapitre 5 : L'Attraction Magnétique	27
Chapitre 6 : La Barrière Brisée	33
Chapitre 7 : Le Premier Baiser	39
Chapitre 8 : Le Matin de Glace	44
Chapitre 9 : L'Alliance Secrète	49
Chapitre 10 : Cœurs à Nu	55
Chapitre 11 : Le Scandale Éclate	61
Chapitre 12 : Le Sacrifice de Soie	66
Chapitre 13 : L'Éveil du Soleil	71
Chapitre 14 : La Fusion des Mondes	77
Chapitre 15 : Le Trône de la Renaissance	82

Chapitre 1

L'Éclat et l'Acier

L'air de la Grande Galerie du Palais de Soie avait une odeur particulière : un mélange de cire d'abeille ancestrale, de lys blancs à l'agonie et de ce froid minéral que seules les pierres ayant vu mourir des dynasties peuvent dégager.

Célian Vane n'appartenait pas à ce décor. Il y entraît comme un blasphème doré.

Il avançait d'un pas souple, presque dansant, ignorant le poids des tapisseries qui semblaient le juger de toute la hauteur de leur noblesse délavée. Pour Célian, le monde était une toile qu'il fallait saturer de couleurs. Ce matin-là, il portait une veste de brocart ocre qui captait la moindre particule de poussière dansant dans les rayons du soleil, le transformant en une torche vivante. Il souriait aux gardes, dont les visages de marbre ne cillaient pas, et fredonnait un air à la mode qui résonnait contre les voûtes avec une insolence délicieuse.

Puis, il la vit.

Au bout de la galerie, devant les portes de nacre du Conseil, se tenait la Marquise Héloïse d'Astier. L'Acier du Trône.

Elle ne bougeait pas. Elle ne semblait même pas respirer. Elle était drapée dans une robe de soie gris anthracite, si sombre qu'elle paraissait absorber la lumière que Célian s'efforçait de diffuser. Ses cheveux, d'un blond si polaire qu'ils viraient à l'argent, étaient tirés en un chignon si serré qu'il semblait lui sculpter le visage à même l'os.

Célian sentit un frisson, non pas de peur, mais d'excitation. C'était le choc thermique qu'il attendait.

— On m'avait prévenu que le Palais était une glacière, lança-t-il alors qu'il était encore à dix pas, sa voix riche et chaude brisant le silence comme un pavé dans un lac gelé. Mais je ne pensais pas qu'ils avaient engagé une personnification de l'hiver pour monter la garde.

Héloïse ne tourna pas la tête immédiatement. Elle finit de consulter le document qu'elle tenait entre ses doigts longs et pâles. Lorsqu'elle leva enfin les yeux vers lui, Célian eut l'impression de plonger ses mains dans une eau à zéro degré. Ses iris étaient d'un bleu délavé, presque transparents.

— Monsieur Vane, dit-elle. Sa voix était un rasoir de soie. Un murmure précis, dénué de la moindre inflexion émotionnelle. Vous avez huit minutes de retard. Dans ce palais, huit minutes représentent le temps nécessaire pour perdre une province ou gagner une exécution.

Célian s'arrêta à quelques centimètres d'elle, violant délibérément la bulle d'espace personnel qu'elle entretenait comme un sanctuaire. Il sentit son parfum : rien de floral, rien de sucré. C'était l'odeur de la pluie sur le métal, du papier propre et d'une pointe d'ozone, comme l'air juste avant l'orage.

— Huit minutes pour admirer les jardins, corrigea-t-il avec un clin d'œil qui aurait fait fondre n'importe quelle autre femme à trois lieues à la ronde. Les pivoines sont en avance. Vous devriez sortir de ce couloir, Marquise. Le gris ne rend pas justice à votre teint... bien qu'il soit d'une régularité fascinante.

Il fit un pas de plus. Il était si près qu'il pouvait voir le battement de la veine à la base de son cou. Il était calme. Trop calme.

Héloïse ne recula pas d'un millimètre. Elle soutint son regard, l'étudiant comme on examine un insecte un peu trop coloré et potentiellement venimeux.

— Mon teint se porte très bien sans votre expertise horticole, Monsieur Vane. Nous ne sommes pas ici pour discuter de fleurs, mais de la survie de la Couronne. Le Roi vous a fait venir parce qu'il pense que votre... « éclat » est nécessaire pour aveugler nos ennemis. Pour ma part, je pense que vous n'êtes qu'une distraction bruyante.

Célian rit, un son clair qui monta vers les fresques du plafond.

— Une distraction ? Marquise, je suis le feu de joie autour duquel tout le monde veut se réchauffer. Et vous...

Il tendit une main, ses doigts s'approchant de la dentelle qui ornait le poignet d'Héloïse. Il ne la toucha pas, mais il resta assez proche pour que la chaleur de sa peau irradie contre la sienne.

— Vous, vous êtes le givre sur la vitre. On admire la structure, on s'émerveille de la perfection du motif, mais dès qu'on essaie de toucher, on se brûle de froid.

L'espace d'une seconde, le masque d'Héloïse se fissura. Ce ne fut pas un mouvement des lèvres, ni un froncement de sourcils. Ce fut un changement d'atmosphère. La tension monta d'un cran, une électricité statique qui fit se dresser les cheveux fins sur les bras de Célian.

Elle baissa les yeux sur la main gantée de l'homme, puis remonta vers ses yeux d'ambre.

— Le feu de joie finit toujours par s'éteindre dans les cendres, Monsieur Vane. L'acier, lui, perdure.

Elle fit un geste sec du menton vers les portes de nacre.

— Entrez. Le Conseil attend. Et par pitié, essayez de ne pas éblouir le chancelier. Il est vieux, et sa patience est encore plus limitée que la mienne.

— Oh, je doute que votre patience soit limitée, Marquise, rétorqua Célian en s'inclinant avec une grâce exagérée, sa main balayant le sol. Je pense au contraire que vous êtes une femme qui sait attendre. Qui attend que le monde entier se mette au pas de votre mépris.

Il se redressa, son visage à quelques centimètres du sien. Il pouvait voir les paillettes d'argent dans ses yeux. Il y avait là une intelligence si tranchante qu'elle en était presque érotique.

— Mais je vais vous confier un secret, chuchota-t-il, sa voix devenant soudainement basse, dépouillée de son arrogance habituelle. La glace finit toujours par fondre. C'est sa nature profonde. Elle ne peut pas lutter contre le zénith.

Héloïse contracta la mâchoire. Un micromuscle tressaillit sur sa joue. C'était la première victoire de Célian : il l'avait fait réagir. Physiquement.

— Vous n'êtes pas le soleil, Vane, répondit-elle, reprenant instantanément son calme glacial. Vous n'êtes qu'un miroir qui réfléchit la lumière des autres. Ne confondez pas le reflet avec la source.

Elle fit un pas de côté pour lui laisser le passage, un mouvement fluide, presque mécanique. En passant près d'elle, le brocart de sa veste frôla la soie de sa robe. Le bruit fut comme un cri dans le silence de la galerie — le froissement de deux mondes qui s'entrechoquent. Célian sentit une décharge courir le long de son échine, un mélange de défi et d'attraction brutale.

Il s'arrêta sur le seuil, la main sur le loquet d'or. Il se retourna une dernière fois.

Héloïse était déjà retournée à ses documents, droite comme une lame de guillotine, apparemment indifférente à son départ. Mais Célian remarqua un détail : ses doigts serraient le parchemin un peu trop fort. Les jointures de sa main blanche étaient devenues livides.

Il sourit, un sourire de prédateur déguisé en enfant de chœur.

— À tout à l’heure, Marquise. Essayez de ne pas trop penser à moi pendant la séance. Ça gâcherait votre concentration légendaire.

Il poussa les portes. La lumière de la salle du Conseil l’inonda, mais dans son dos, il sentait encore le poids du regard d’Héloïse — un regard qui n’était plus seulement froid, mais chargé d’une promesse de guerre.

Héloïse resta seule dans la galerie. Elle attendit que le bruit des portes refermées s’estompe totalement. Elle ferma les yeux une seconde, inspirant profondément. L’odeur de Célian — orange amère et cuir chaud — flottait encore là où il s’était tenu. C’était une invasion. Une profanation de son espace sacré.

Elle détestait la façon dont son cœur avait accéléré, un rythme sourd et traître qu’elle n’avait pas autorisé.

— L’éclat, murmura-t-elle pour elle-même, une note de dédain purifiant l’air.

Elle rangea ses documents avec une précision chirurgicale et lissa sa robe d’un geste sec. L’acier ne fondait pas. Il se détrempeait pour devenir plus dur, ou il brisait ce qui tentait de le chauffer.

Elle s’avança à son tour vers les portes. La partie ne faisait que commencer, et dans le jeu du Trône de Soie, le soleil finit toujours par se coucher. Mais l’obscurité, elle, appartenait à la Reine de Glace.

Chapitre 2

Le Protocole du Silence

CHAPITRE : Le Protocole du Silence

Le silence, pour Héloïse, n'était pas une absence de bruit. C'était une architecture. Un dôme de cristal qu'elle avait passé des années à polir, destiné à isoler son esprit du chaos extérieur. Dans les bureaux de la holding *L'Éclat*, situés au quarante-deuxième étage d'une tour qui semblait percer le ventre des nuages parisiens, le silence était sa signature. On n'entrait pas dans son bureau ; on y était admis, comme on pénètre dans une chambre froide où chaque mot doit être pesé sous peine de geler en plein vol.

Pourtant, ce matin-là, le dôme s'était fissuré.

L'odeur était revenue avant l'homme. Ce mélange insolent d'orange amère et de cuir tanné, un parfum qui sentait le soleil de Toscane et l'assurance de ceux qui n'ont jamais eu à s'excuser d'exister.

Héloïse ne leva pas les yeux de son écran. Ses doigts continuaient de courir sur le clavier, produisant un cliquetis sec, régulier, comme une salve de mitrailleuse étouffée.

— Vous êtes en retard de trois minutes, Monsieur Saint-Honoré, dit-elle d'une voix monocorde.

— Et vous, vous êtes toujours aussi accueillante, Héloïse. C'est rafraîchissant. On se croirait dans une morgue de luxe.

Célian s'installa dans le fauteuil en velours frappé, en face d'elle, sans y avoir été invité. Il ne s'assit pas simplement ; il prit possession de l'espace. Il croisa une jambe sur l'autre, révélant une chaussette en soie d'un bleu électrique qui jurait avec le minimalisme gris perle de la pièce.

— Le projet "Icare" ne tolère pas l'improvisation, répliqua-t-elle en fermant enfin son ordinateur. Le conseil d'administration nous force à cette... collaboration. Mais ne confondez pas mon obligation de travailler avec vous avec une obligation de vous supporter.

Célian la fixa, un sourire en coin étirant ses lèvres. Il avait ce regard — ce foutu regard — qui semblait toujours chercher la faille, le petit bouton caché qui déclencherait l'explosion.

— "Supporter", c'est un mot tellement fort, s'amusa-t-il. Disons plutôt que je suis le soleil qui vient faire fondre votre permafrost. Vous devriez me remercier. À force de rester dans le froid, vous allez finir par vous briser au moindre choc.

Il se pencha en avant, brisant la distance de sécurité qu'elle s'évertuait à maintenir. Héloïse sentit une bouffée de chaleur l'envahir malgré elle. C'était purement biologique, se répéta-t-elle. Une réaction de défense face à une intrusion. Ses narines captèrent à nouveau son parfum, plus intense, mêlé à l'odeur du café noir qu'il venait de boire.

— Voyons les chiffres, trancha-t-elle en ouvrant un dossier en cuir noir.

— Les chiffres sont ennuyeux. Parlons de la vision.

— La vision ne paie pas les dividendes.

— Non, mais elle fait battre le cœur des acheteurs. Héloïse, regardez-moi.

Elle commit l'erreur de le faire. Ses yeux à lui étaient d'un ambre chaud, presque dorés sous les néons tamisés. Il n'y avait aucune moquerie dans son regard à cet instant, juste une intensité dévorante.

— Vous voulez vendre de la soie comme on vend de l'acier, poursuivit-il, sa voix descendant d'un octave, devenant plus rauque. Mais la soie, c'est de la peau. C'est de l'intimité. C'est le bruit d'une robe qui glisse sur le sol à trois heures du matin. On ne vend pas ça avec des tableurs Excel.

Il posa sa main sur le bureau, à quelques centimètres de la sienne. Héloïse fixa ses doigts longs, soignés, mais marqués d'une petite cicatrice sur la jointure de l'index. Elle se demanda un instant d'où elle venait. Une bagarre ? Un accident de sport ? Elle chassa immédiatement cette pensée parasite.

— Le "bruit d'une robe qui glisse" est une variable marketing que je ne peux pas quantifier, répondit-elle, bien que sa gorge soit soudainement sèche. Nous allons nous en tenir au protocole de fusion des actifs.

— Le "Protocole du Silence", vous voulez dire ? Celui où vous faites semblant que je n'existe pas et où je fais semblant que vous n'avez pas envie de me jeter votre agrafeuse à la figure ?

Elle esquissa un mouvement de recul, imperceptible pour quiconque ne l'observerait pas aussi intensément que lui.

— Vous êtes d'une arrogance épuisante, Célian.

— Et vous êtes d'une constance fascinante. Dites-moi, est-ce que vous dormez aussi avec ce chignon ? Est-ce qu'il y a un bouton "Off" quelque part derrière cette nuque

de porcelaine ?

L'irritation d'Héloïse monta d'un cran, mais avec elle, une curiosité traîtresse pointa le bout de son nez. Personne ne lui parlait ainsi. Dans son monde, on la craignait ou on l'admirait en silence. Célian la traitait comme une énigme à résoudre, ou pire, comme une partenaire de jeu.

— Si vous continuez sur ce ton, je demanderai votre retrait du projet pour harcèlement de tempérament.

— "Harcèlement de tempérament". J'adore. Je vais le faire imprimer sur mes cartes de visite.

Il rit, un rire franc, sonore, qui sembla rebondir contre les murs de verre de la pièce. C'était un bruit étranger ici, presque obscène. Héloïse se surprit à observer la courbe de sa gorge lorsqu'il riait. Elle se détesta instantanément.

— Travaillons, ordonna-t-elle.

Pendant les deux heures qui suivirent, ils s'affrontèrent sur chaque clause. Célian était brillant — ce qu'elle n'aurait jamais admis à voix haute. Il avait une intelligence instinctive, capable de repérer une opportunité là où elle ne voyait que des risques. Mais il était indiscipliné. Il griffonnait des schémas chaotiques sur ses notes impeccables, il se levait pour faire les cent pas, il s'asseyait sur le rebord de son bureau.

Chaque fois qu'il s'approchait, elle sentait son corps se tendre comme une corde de piano. Un frôlement de leurs épaules alors qu'ils se penchaient sur le même graphique envoya une décharge électrique le long de son bras. Elle ne recula pas, cette fois. C'était une question de principe. Une question de territoire.

— Là, murmura-t-il, son souffle effleurant sa tempe. Si on déplace la production à Lyon, on perd l'appellation d'origine, mais on gagne en agilité. Qu'est-ce que vous en pensez, Reine de Glace ?

Elle tourna la tête vers lui. Ils étaient si proches qu'elle pouvait voir les minuscules points d'or dans ses iris.

— Je pense que vous essayez de me distraire pour faire passer une clause qui favorise votre branche, répondit-elle, sa voix plus basse qu'à l'accoutumée.

— Est-ce que ça marche ?

— Pas le moins du monde.

Il sourit, un sourire plus doux, presque vulnérable.

— Vous mentez. Votre pupille vient de se dilater. C'est biologique, Héloïse. On ne peut pas mettre la physiologie sous contrat.

Il tendit la main, et pendant une seconde suspendue, elle crut qu'il allait toucher sa joue. Son cœur cogna contre ses côtes, un tambour de guerre, un signal de détresse. Mais il se contenta de ramasser un stylo qu'elle avait laissé tomber sans s'en rendre compte.

Il lui tendit l'objet, le bout de ses doigts effleurant la paume de sa main. Le contact dura une seconde de trop. Une éternité de chaleur dans son univers de givre.

— À demain, Héloïse, dit-il en se levant, sa veste jetée sur l'épaule. Essayez de ne pas rêver de tableurs Excel. Ça donne des cernes.

Il sortit sans attendre de réponse, laissant derrière lui le sillage de l'orange amère et

un silence qui ne ressemblait plus du tout à une architecture protectrice.

Héloïse resta immobile, fixant la porte close. Elle porta sa main à son front, sa peau lui paraissant soudain brûlante. Elle détestait Célian Saint-Honoré. Elle détestait sa manière de rire, sa manière de bouger, sa manière de briser ses règles.

Mais en regardant le dossier sur lequel il avait griffonné un petit soleil détonnant au milieu des chiffres noirs, elle ne put s'empêcher de remarquer que pour la première fois depuis des années, elle n'avait pas eu froid dans son propre bureau.

Elle reprit son stylo, sa main tremblant à peine.

— L'éclat, souffla-t-elle.

Ce n'était plus un dédain. C'était un diagnostic. Le virus s'était introduit dans le système, et elle craignait qu'aucun protocole, aussi rigoureux soit-il, ne puisse l'en déloger. Car sous la glace, l'eau commençait à couler, invisible mais irrésistible, cherchant le chemin de la mer.

Chapitre 3

La Première Fêlure

Le gala de la Maison Saint-Honoré n'était pas une fête ; c'était un déploiement de forces. Sous les dorures du Palais Brongniart, l'air saturé de parfums capiteux et de bulles de champagne millésimé vibrait d'une tension électrique. Héloïse, sanglée dans une robe fourreau en soie anthracite qui semblait avoir été sculptée à même sa peau, gérait l'espace comme un général.

Son regard bleu acier découpait la foule, identifiant les investisseurs, les prédateurs, les alliés. Elle était l'Architecte, celle qui tenait les murs du *Trône de Soie* debout pendant que le monde s'effondrait.

Mais ce soir, la structure grinçait.

Le « virus » qu'elle avait identifié quelques jours plus tôt — ce mélange d'insolence et de lumière qui portait le nom de Célian — s'était propagé. À chaque fois qu'elle l'apercevait à l'autre bout de la salle, riant avec une égérie ou discutant avec un journaliste, elle sentait une décharge de statique lui parcourir l'échine.

Elle s'éclipsa vers les galeries sombres menant aux bureaux privés, fuyant le bruit, fuyant la chaleur étouffante des corps. Elle avait besoin de froid. Elle avait besoin de son silence.

Arrivée dans le couloir désert, elle s'appuya contre une console en marbre. C'est là que cela arriva. Une défaillance technique. Sa main, celle qui tenait sa pochette, se mit à trembler. Pas une petite secousse nerveuse, mais un spasme incontrôlable, une révolte musculaire. Son souffle se coinça dans sa gorge, court, saccadé.

Respire. Un, deux, trois. Protocole d'urgence.

Mais les chiffres se brouillaient. L'image de Célian griffonnant ce petit soleil sur son dossier s'imposa à elle. Elle se vit, telle qu'elle était vraiment : une forteresse vide, dont les fondations commençaient à céder sous le poids d'une solitude qu'elle avait elle-même érigée en système de gouvernement.

— Héloïse ?

La voix était basse, dépouillée de son ironie habituelle. Elle sursauta, son dos heurtant le marbre froid. Célian était là, à trois mètres. Il ne souriait pas. Il n'avait pas son air de défi. Il tenait une coupe de champagne dont les perles semblaient refléter l'éclat de ses yeux sombres.

— Partez, Célian, trancha-t-elle. Sa voix se brisa net sur la deuxième syllabe.

Il ne fit pas un pas en arrière. Au contraire, il s'approcha avec une lenteur calculée, comme on approche un animal blessé capable de mordre. L'odeur d'orange amère et de cuir de son parfum l'envahit, bousculant le sillage de jasmin glacé d'Héloïse.

— Vous êtes blanche comme un linge, murmura-t-il.

— Je suis fatiguée. Le gala est éprouvant. Retournez faire le paon, c'est pour cela que je vous paie.

Elle tenta de se redresser, de reprendre son masque d'Ice Queen, mais ses doigts trahirent sa mise en scène. La pochette en satin glissa de ses mains et s'écrasa sur le tapis avec un bruit sourd.

Héloïse fixa l'objet au sol. Elle ne pouvait pas se baisser. Si elle se baissait, elle se

briserait. Elle sentit ses yeux piquer, une brûlure qu'elle n'avait pas ressentie depuis l'enterrement de son père, le jour où elle avait hérité du Trône de Soie et de son armure.

Célian posa sa coupe sur la console. Il fit le dernier pas qui les séparait. Il était si près qu'elle pouvait sentir la chaleur émanant de son corps, une température qui n'avait rien à voir avec le climat de bureau qu'elle imposait.

— Héloïse, regardez-moi.

— Ne m'appellez pas par mon prénom. C'est une infraction à...

— Au diable vos protocoles, coupa-t-il doucement.

Il ne ramassa pas la pochette. Il fit quelque chose de bien plus dangereux. Il leva la main et, du bout des doigts, il effleura le poignet d'Héloïse, là où la peau est la plus fine, là où le pouls battait la chamade comme un tambour de guerre en déroute.

Le contact fut un choc électrique. Elle aurait dû reculer, le gifler, le licencier. Au lieu de cela, elle ferma les yeux. Son armure ne tomba pas ; elle s'évapora.

— Vous tremblez, dit-il, sa voix n'étant plus qu'un souffle contre sa tempe. Vous portez tout ce foutu empire sur vos épaules et vous ne laissez personne vous aider à tenir la barre.

— Je n'ai besoin de personne, répondit-elle, mais ses lèvres frémirent.

— C'est le plus beau mensonge que vous vous soyez jamais raconté.

Il glissa sa main de son poignet vers sa paume, entrelaçant ses doigts aux siens. C'était un geste d'une intimité insupportable, une invasion de territoire. Mais la

chaleur de sa main était un ancrage. Pour la première fois de la soirée, les tremblements d'Héloïse cessèrent.

Elle ouvrit les yeux et rencontra les siens. Il n'y avait pas de triomphe dans son regard. Pas de « je vous tiens ». Il n'y avait qu'une empathie brute, une reconnaissance d'âme à âme. Il voyait la petite fille derrière la PDG, la fêlure sous le vernis.

— Pourquoi faites-vous ça ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un murmure vulnérable.

— Parce que l'éclat sans la chaleur, ça ne sert qu'à aveugler, Héloïse. Et vous méritez d'être vue, pas seulement regardée.

Il réduisit encore l'espace. Son autre main vint se poser sur l'épaule dénudée de la jeune femme. Le contraste entre sa peau brûlante et le froid du couloir la fit frissonner. Il ne l'embrassa pas. Il fit quelque chose de bien plus subversif : il posa son front contre le sien.

Dans le silence du couloir, on n'entendait plus que leurs deux respirations qui cherchaient à s'accorder. Héloïse sentit une larme traîtresse glisser sur sa joue. Célian l'attrapa du pouce, l'essuyant avec une infinie délicatesse, comme s'il manipulait le tissu le plus précieux du monde.

— Tout va bien, souffla-t-il. Le monde ne va pas s'arrêter de tourner parce que vous avez eu une seconde de vertige.

Héloïse s'agrippa à son revers de veste, froissant le velours onéreux. Elle détestait cet homme pour ce qu'il lui faisait ressentir : humaine. Faillible. Vivante.

— Si vous parlez de ceci à qui que ce soit... commença-t-elle, retrouvant un vestige

de son piquant.

— Je sais, je sais. Exécution sommaire, bannissement, fin de carrière, plaisanta-t-il, mais son regard restait ancré dans le sien, sérieux et protecteur. Votre secret est en sécurité avec moi. Je suis un expert en trésors cachés.

Il se recula doucement, rompant le contact physique mais laissant une empreinte thermique sur sa peau qui, elle le savait, ne s'effacerait pas. Il se baissa, ramassa la pochette et la lui tendit avec une révérence légère, un sourire en coin qui n'était plus une provocation, mais une promesse.

— Reprenez votre masque, Madame la Directrice. Les loups vous attendent. Mais n'oubliez pas que sous la glace, j'ai vu le feu.

Héloïse prit la pochette, ses doigts effleurant de nouveau les siens. Elle se redressa, réajusta ses épaules, et en un instant, l'Ice Queen fut de retour. Le regard était de nouveau d'acier, le port de tête altier.

— Retournez dans la salle, Saint-Honoré. Vous avez trois minutes d'avance sur votre planning.

Il eut un petit rire étouffé, rangea ses mains dans ses poches et s'éloigna vers la lumière et le bruit.

Héloïse resta seule dans le couloir sombre. Elle porta ses doigts à son front, là où la chaleur de Célian persistait. La fêlure était là, nette, indélébile. Elle avait beau resserrer les rangs, elle savait que le siège de son cœur venait de commencer.

Et le pire, c'était qu'elle n'était plus tout à fait sûre de vouloir gagner cette guerre.

Elle respira une dernière fois l'odeur d'orange amère qui flottait encore dans l'air,

puis, d'un pas de conquérante dont les fondations venaient de changer de nature, elle retourna affronter son empire.

Chapitre 4

Sous la Soie

CHAPITRE : SOUS LA SOIE

La soie est une menteuse.

Elle glisse sur la peau avec une promesse de douceur, mais pour Héloïse, elle avait le poids d'une armure de plaques. En remontant vers ses appartements privés situés au dernier étage de l'Hôtel de Soie, elle sentait chaque couture de sa robe de cocktail cisailer sa patience. Le gala n'était fini que depuis vingt minutes, et déjà, le silence du penthouse lui paraissait assourdissant.

Elle retira ses escarpins d'un geste sec, les laissant choir sur le tapis de laine vierge. La douleur sourde dans ses voûtes plantaires était une vieille amie. Elle se dirigea vers le bar en cristal, cherchant moins l'ivresse que la brûlure du gin froid.

— Vous devriez essayer l'eau gazeuse. Le gin à deux heures du matin, c'est une signature de méchant de film noir, et vous valez mieux que ça.

Héloïse ne sursauta pas. Son corps se figea simplement, une micro-seconde, avant que ses épaules ne retrouvent leur alignement parfait. Elle n'eut pas besoin de se retourner pour savoir que Célian Saint-Honoré était là, adossé au cadre de la porte-fenêtre menant à la terrasse.

— Comment êtes-vous entré, Saint-Honoré ?

— La porte était mal fermée. Ou peut-être que je suis un fantôme. Ou un voleur de

haut vol. Choisissez l'option la plus romantique.

Il s'avança dans la lumière tamisée du salon. Il avait enlevé sa veste et dénoué sa cravate, qui pendait désormais autour de son cou comme une invitation au désordre. Ses manches de chemise étaient retroussées sur des avant-bras dont les muscles jouaient sous la lumière des lustres.

Héloïse se retourna enfin, son verre à la main.

— Le romantisme ne fait pas partie de mon business plan. Sortez.

— Pas avant que vous m'ayez dit pourquoi vous aviez l'air de porter le monde entier sur vos épaules pendant le discours de clôture.

Il s'approcha, brisant cette barrière invisible que les gens respectaient d'ordinaire avec elle. Célian, lui, ne respectait rien. Il dégageait cette odeur de fête finissante — un mélange d'orange amère, de tabac de luxe et de ce parfum de peau, chaud et musqué, qui lui était propre.

— C'était un discours parfait, répondit-elle d'une voix monocorde. Les actions ont pris deux points.

— Je ne parle pas des chiffres, Héloïse. Je parle de la ride entre vos sourcils. Celle qui dit que si quelqu'un vous touche, vous allez soit exploser, soit vous effondrer.

Il était trop près. Elle pouvait voir l'éclat doré dans ses iris, ce "Sunshine" qui l'agaçait autant qu'il l'attirait. Elle voulut reculer, mais le marbre du bar lui glaçait le bas du dos. Elle était prise au piège entre le froid de la pierre et la chaleur de l'homme.

— Vous ne savez rien de moi, siffla-t-elle.

— Je sais que cette robe vous étrangle.

D'un geste d'une audace folle, il tendit la main. Ses doigts effleurèrent l'attache en soie au creux de son cou. Le contact fut électrique. Héloïse retint sa respiration, le cœur cognant contre ses côtes comme un oiseau en cage.

— Laissez-moi, murmura-t-elle, mais sa voix manquait de conviction.

— Regardez-vous, reprit-il, sa voix baissant d'un octave, devenant un velours dangereux. Vous êtes l'Ice Queen. La femme de fer. Mais sous la soie... sous la soie, vous tremblez.

Il ne la lâcha pas du regard. Il défit lentement le premier petit bouton recouvert de tissu. Puis le deuxième. Héloïse sentit l'air frais de la pièce mordre sa peau, là où le tissu s'écartait. C'était une mise à nu qui n'avait rien de sexuel, et pourtant, elle n'avait jamais rien ressenti d'aussi intime.

— On attend de moi que je sois impeccable, dit-elle soudain, les mots sortant malgré elle. Si je flanche, ce sont quatre mille employés qui doutent. Si je montre une faille, les investisseurs retirent leurs billes. Mon père a construit cet empire sur le sacrifice de ses émotions. Je ne fais que suivre la lignée.

— Votre père est mort, Héloïse. Et vous êtes en train de mourir de froid dans son ombre.

Célian posa ses deux mains sur le bar, l'encerclant sans la toucher. Il cherchait l'humaine derrière le masque, la femme derrière le titre.

— Vous pensez que je suis superficiel parce que je ris tout le temps ? poursuivit-il. Le rire est la seule chose qui empêche le vide de prendre toute la place. On est pareils,

vous et moi. On joue des rôles. Sauf que le vôtre vous bouffe la vie.

Héloïse ferma les yeux. Elle se sentit soudain d'une fatigue infinie. Le poids des responsabilités, les trahisons de couloir, la solitude des sommets... Tout cela refluit, porté par la présence magnétique de cet homme qu'elle était censée détester.

— Pourquoi êtes-vous ici, Célian ? Vraiment ?

Il s'approcha encore. Elle sentit son souffle sur sa tempe.

— Parce que dans ce couloir, tout à l'heure, j'ai vu une fêlure. Et depuis, je n'ai qu'une envie : voir ce qu'il y a derrière.

Il passa un doigt léger sur la ligne de sa mâchoire, un frôlement à peine perceptible qui fit frissonner Héloïse des épaules jusqu'aux chevilles. Elle ouvrit les yeux et ce qu'elle y lut la terrifia : il ne voyait pas la PDG de Saint-Honoré & Co. Il voyait *elle*.

— Il n'y a rien, mentit-elle. Juste de la stratégie et de l'ambition.

— menteuse.

Il saisit son verre de gin et le posa sur le bar derrière elle, sans jamais rompre le contact visuel. Puis, il posa ses mains sur ses épaules dénudées. La chaleur de ses paumes agissait comme un baume sur sa peau glacée.

— Vous avez les épaules crispées comme si vous portiez des chaînes d'or, murmura-t-il. Détendez-vous, Héloïse. Pour une minute. Le monde ne va pas s'arrêter de tourner si vous respirez.

Elle se laissa aller, un millimètre à la fois. Sa tête bascula très légèrement vers

l'arrière, trouvant un appui inattendu contre le torse de Célian. C'était une reddition. Une petite mort pour l'Ice Queen.

— Sous la soie, il n'y a pas d'armure, finit-elle par avouer dans un souffle.

— Je sais. Il y a juste une femme qui a besoin qu'on lui rappelle qu'elle est vivante.

Il fit glisser ses mains le long de ses bras, ses pouces traçant des cercles lents, hypnotiques, sur l'intérieur de ses poignets, là où le sang battait trop vite. La tension dans la pièce changea de nature. Ce n'était plus de la confrontation, c'était une attraction gravitationnelle.

Héloïse se tourna dans le cercle de ses bras. Elle leva les yeux vers lui, son port de tête toujours altier, mais ses lèvres tremblaient imperceptiblement.

— Vous êtes dangereux pour mon empire, Saint-Honoré.

— Je suis la meilleure chose qui puisse arriver à votre empire, rétorqua-t-il avec ce sourire insolent qui, cette fois, n'atteignit pas seulement ses yeux, mais aussi son cœur. Parce que je suis le seul qui n'en a rien à foutre de votre trône. C'est la reine qui m'intéresse.

Il n'y eut pas de baiser, pas encore. Mais la promesse flottait dans l'air, plus lourde que le parfum de jasmin qui entra par la fenêtre ouverte. Célian recula d'un pas, rendant à Héloïse son espace, mais laissant derrière lui une absence insupportable.

— Dormez, Héloïse. Sans votre armure.

Il se dirigea vers la porte, s'arrêtant un instant sur le seuil.

— Et pour information... le bleu de cette robe est exactement de la couleur de vos

yeux quand vous baissez la garde. C'est terrifiant.

Il disparut dans l'ombre du couloir.

Héloïse resta seule, les pieds nus sur le tapis luxueux, la robe entrouverte, le cœur battant la chamade. Elle porta une main à son épaule, là où la chaleur de ses doigts semblait avoir marqué sa peau à l'encre invisible.

Elle regarda la ville à ses pieds, ce royaume de verre et de lumière qu'elle dirigeait d'une main de fer. Pour la première fois de sa vie, elle se demanda si le Trône de Soie valait vraiment le prix d'une nuit de solitude.

Elle défit le reste des boutons de sa robe. La soie glissa au sol dans un bruissement de feuilles mortes.

Elle n'était plus une reine. Elle n'était plus une glace. Elle était une femme, nue dans l'obscurité, qui venait de comprendre que la guerre ne faisait que commencer. Et que son plus grand ennemi ne se trouvait pas dans les conseils d'administration, mais juste là, sous sa poitrine, réclamant un incendie que seul un homme au sourire solaire pouvait allumer.

Chapitre 5

L'Attraction Magnétique

CHAPITRE : L'ATTRACTION MAGNÉTIQUE

Le silence qui suivit le départ de Gabriel n'était pas un vide, c'était une présence. Une masse lourde, vibrante, qui occupait chaque recoin de la suite penthouse. Héloïse restait immobile, les pieds s'enfonçant dans l'épaisseur du tapis en soie, fixant l'ombre où il s'était évaporé.

Sur son épaule, la sensation persistait. Une brûlure lente, diffuse, comme si ses doigts avaient laissé une empreinte thermique sous sa peau.

— Idiot, murmura-t-elle pour le vide.

Sa propre voix lui parut étrangère. Trop rauque. Trop humaine.

Elle se dirigea vers la salle de bain, un sanctuaire de marbre blanc et de robinetterie en or brossé. Sous la lumière crue des spots encastrés, son reflet lui renvoya l'image d'une défaite. Ses cheveux, d'habitude lissés en un chignon si serré qu'il semblait faire partie de son crâne, s'échappaient en mèches rebelles. Ses lèvres étaient gonflées, rouges d'un sang qui battait trop vite.

Elle ouvrit le robinet d'eau froide et s'en éclaboussa le visage. Une fois. Deux fois. Le choc thermique aurait dû la ramener à la raison, à cette froideur analytique qui faisait d'elle la PDG la plus redoutée de la place Vendôme. Mais l'eau glissant sur son cou ne fit que lui rappeler la trajectoire du regard de Gabriel.

C'est une faille de sécurité, pensa-t-elle en s'agrippant au rebord du lavabo. *Une erreur système.*

Dans le monde d'Héloïse, le désir était une variable qu'on éliminait par la discipline. Les sentiments étaient des impuretés dans le cristal. Elle avait passé dix ans à polir cette image d'Ice Queen, à construire le « Trône de Soie » sur des fondations de glace et de calculs cyniques. Et voilà qu'un homme, avec ses sourires insolents et son arrogance solaire, venait de jeter une allumette dans son moteur parfaitement huilé.

Le lendemain matin, le siège social d'Héloïse ressemblait à une forteresse de verre sous un ciel d'acier. Elle traversa le hall d'entrée, le claquement de ses talons aiguilles sur le granit sonnait comme des coups de feu.

— Café, noir, sans sucre. Et convoquez Gabriel dans mon bureau à dix heures, lança-t-elle à sa secrétaire sans ralentir.

— Monsieur Gabriel est déjà là, Madame. Il vous attend dans le petit salon. Il a dit que...

— Quoi ?

— Que vous auriez besoin de « vitamine D » ce matin. Il a apporté des oranges pressées.

Héloïse se figea, la main sur la poignée de son bureau. Elle sentit une bouffée de chaleur l'envahir, une irritation mêlée à quelque chose de bien plus dangereux : l'anticipation.

Elle entra. Gabriel était assis sur le rebord de son immense bureau en acajou, une jambe balançant avec une décontraction insultante. Il portait une chemise blanche dont les manches étaient retroussées, révélant des avant-bras bronzés, parsemés d'un fin duvet doré. L'odeur de son parfum — un mélange de bois de cèdre et d'agrumes

frais — pulvérisa instantanément l'odeur aseptisée du bureau.

— Vous êtes sur mon bureau, Gabriel.

— C'est un bel objet. Solide. Très... rectiligne. Ça vous ressemble, répondit-il en sautant à terre avec une grâce féline.

Il s'approcha d'elle. Trop près. Héloïse refusa de reculer. C'était une guerre de territoire. Le problème, c'est que son corps ne semblait plus reconnaître les frontières. À chaque centimètre qu'il gagnait, ses propres sens se mettaient en alerte rouge. Elle sentait la chaleur qui émanait de lui, une attraction magnétique, invisible mais physique, qui tirait sur ses muscles, sur ses nerfs, sur son ventre.

— À quoi jouez-vous ? demanda-t-elle, sa voix reprenant son tranchant habituel.

— Je ne joue pas, Héloïse. Les jeux, c'est pour ceux qui ont peur de perdre. Moi, je ne fais qu'observer la fonte des glaces.

Il posa le verre de jus d'orange sur le bureau, mais ses yeux ne quittèrent pas les siens. Ses pupilles étaient dilatées, dévorant l'iris clair.

— Vous êtes une distraction, Gabriel. Et je n'aime pas être distraite.

— Vous appelez ça de la distraction ? Moi j'appelle ça de la vie. Votre cœur bat si fort que je peux le voir soulever le revers de votre veste.

Il avança la main. Un geste lent, délibéré. Héloïse aurait pu l'arrêter d'un mot, d'un regard. Elle aurait dû appeler la sécurité. Mais elle resta pétrifiée, le souffle court, alors qu'il effleurait le col en soie de son chemisier. Son doigt frôla la peau de son cou, juste au-dessus de la carotide.

L'impact fut électrique. Une décharge qui descendit le long de sa colonne vertébrale pour aller s'écraser dans son bassin. Elle ferma les yeux une seconde, une éternité, savourant malgré elle ce contact interdit.

— Vous tremblez, murmura-t-il.

— Je suis... furieuse, mentit-elle, bien que sa voix manque cruellement de conviction.

— Non. Vous avez faim. Et ça vous terrifie parce que vous ne pouvez pas commander votre désir comme vous commandez vos actionnaires.

Il se pencha vers son oreille, son souffle chaud faisant frissonner les petits cheveux de sa nuque.

— Le Trône de Soie est magnifique, Héloïse. Mais la soie, c'est fait pour être froissé. Pas pour servir d'armure.

Elle se reprit brusquement, le repoussant d'une main posée sur son torse. Sous la finesse du coton de sa chemise, elle sentit la dureté de ses pectoraux, le rythme régulier et puissant de son cœur. C'était comme toucher un moteur en marche.

— Sortez, ordonna-t-elle.

Gabriel sourit. Ce sourire solaire qui semblait lire en elle comme dans un rapport annuel.

— À ce soir, Héloïse.

— Il n'y aura pas de « ce soir ».

— Bien sûr que si. C'est la loi de la physique. Le pôle Nord finit toujours par être attiré par le Sud.

Il quitta la pièce, la laissant seule dans le silence soudainement trop vaste de son bureau de soixante mètres carrés.

Héloïse s'effondra dans son fauteuil en cuir. Ses mains tremblaient pour de bon, cette

fois. Elle regarda ses paumes, les mêmes mains qui signaient des contrats à sept chiffres, qui décidaient du sort de milliers d'employés. Elles lui semblaient vides. Inutiles.

Elle luttait. Elle luttait contre cette envie absurde de courir après lui, de le plaquer contre la paroi en verre du couloir et de voir si son sourire résisterait à la force de sa propre frustration. Elle luttait contre l'image de ses mains à lui, défaisant les boutons de son tailleur avec la même assurance qu'il mettait à la provoquer.

C'est une faiblesse biologique,* se répéta-t-elle comme un mantra. *Une poussée d'ocytocine et de dopamine. Rien de plus.

Mais son corps, lui, se moquait des neurosciences. Son bas-ventre était lourd d'une tension nouvelle, une exigence sourde qui demandait réparation. Elle n'était plus la reine de verre. Elle était une femme affamée dans un palais de cristal, réalisant que les murs qu'elle avait construits pour se protéger étaient en train de devenir sa prison.

Elle se leva et s'approcha de la baie vitrée qui surplombait la ville. En bas, les voitures ressemblaient à des fourmis, le monde semblait petit, gérable. Mais à l'intérieur d'elle, c'était le chaos. Une tempête magnétique dont Gabriel était l'épicentre.

Elle posa son front contre la vitre froide, cherchant un apaisement qui ne venait pas.

— Je vais te briser, Gabriel, murmura-t-elle pour elle-même.

Mais alors qu'elle disait ces mots, elle sut qu'elle mentait. On ne brise pas le soleil. On s'y brûle, ou on accepte enfin de sortir de l'ombre.

Elle attrapa son téléphone d'un geste sec et composa un numéro.

— C'est moi. Annulez tous mes rendez-vous de l'après-midi. Et envoyez une voiture chez Monsieur Gabriel. Dites-lui que la Reine veut... négocier les termes de sa reddition.

Elle raccrocha, le cœur battant à une cadence qu'aucun tableau Excel ne pourrait jamais réguler. La guerre était déclarée, et pour la première fois, Héloïse n'avait aucune intention de gagner.

Chapitre 6

La Barrière Brisée

CHAPITRE : LA BARRIÈRE BRISÉE

Le ciel de Paris avait la couleur d'un bleu d'ecchymose, ce genre de crépuscule électrique qui annonce l'orage. Héloïse, installée à l'arrière de la berline noire, observait les gouttes de pluie commencer à rayer la vitre. Sa main, posée sur son genou, refusait de cesser de trembler. Ce n'était pas de la peur. C'était l'adrénaline de celle qui court vers un incendie avec une fiole d'essence à la main.

Lorsqu'elle descendit devant l'atelier de Gabriel, l'air était chargé d'ozone et d'humidité. L'odeur de la poussière mouillée sur le bitume chaud lui monta aux narines, un parfum sauvage qui contrastait violemment avec les senteurs stériles de son bureau du 42^e étage.

Elle ne frappa pas. Elle entra.

L'atelier était vaste, encombré de toiles de soie, de bobines de fils d'or et de structures métalliques. Au centre, sous une verrière où la pluie tambourinait avec une violence croissante, Gabriel était là. Il ne portait pas de veste. Ses manches de chemise étaient retroussées, révélant des avant-bras marqués par le travail, et son col était ouvert. Il dégageait cette chaleur organique, une aura de soleil persistant même au milieu de la tempête.

Il se retourna. Un sourire lent étira ses lèvres, mais ses yeux — ce bleu profond qui semblait toujours lire entre les lignes de son âme — restèrent sérieux.

— Vous êtes en avance pour votre reddition, Héroïse, dit-il d'une voix basse qui vibra jusque dans les talons de la jeune femme.

— Je n'aime pas faire attendre le destin, répliqua-t-elle en retirant ses gants de cuir avec une précision chirurgicale.

Elle s'approcha, ses talons claquant sur le béton ciré, un métronome de pouvoir dans ce chaos créatif. Mais alors qu'elle s'apprêtait à lancer une pique cinglante sur les « termes » de leur accord, un craquement sourd déchira l'air.

Un éclair aveuglant frappa si près que la verrière trembla. Puis, le noir total.

Le silence qui suivit fut plus assourdissant que le tonnerre. La ville, d'ordinaire une constellation de lumières, s'était éteinte. Il ne restait que le bruit de la pluie, torrentielle, et le souffle court d'Héroïse.

— Le transformateur du quartier a dû lâcher, murmura la voix de Gabriel, tout près.

Elle sentit sa présence avant de le voir. Une chaleur irradiante dans l'obscurité. Elle voulut reculer, retrouver sa zone de sécurité, mais sa chaussure glissa sur un reste de teinture fraîche. Elle vacilla.

Deux mains larges et fermes la saisirent par la taille.

Le contact fut électrique. À travers le tissu fin de sa robe en soie, les doigts de Gabriel brûlaient. Héroïse se figea, le souffle coupé, les mains instinctivement posées sur les épaules de l'homme. Elle sentait la texture de sa chemise en coton, le battement régulier de son cœur sous la paume.

— Je vous tiens, souffla-t-il.

— Lâchez-moi, Gabriel. C'est un ordre.

— Vous n'êtes pas au bureau, Héloïse. Ici, vos ordres n'ont pas plus de poids que la pluie sur le toit.

Il ne la lâcha pas. Au contraire, il la ramena doucement vers lui. Dans la pénombre, ses yeux s'habituèrent. Elle devinait l'éclat des siens. La tension entre eux était une corde de piano tendue à rompre, une note aiguë que seul le silence permettait d'entendre.

Gabriel brisa le premier la distance émotionnelle, celle qu'Héloïse protégeait comme une forteresse.

— Pourquoi êtes-vous venue ? demanda-t-il. Et ne me parlez pas de contrats. Vos yeux crient autre chose depuis le premier jour.

— Je suis venue pour mettre fin à ce jeu, dit-elle, bien que sa voix manque cruellement de l'autorité habituelle. Vous êtes une distraction. Un grain de sable dans un mécanisme parfait.

— Un grain de sable ?

Il rit, un son rauque qui lui fit frissonner l'échine. Il lâcha sa taille pour encadrer son visage de ses mains. Héloïse aurait dû le gifler. Elle aurait dû partir. Mais elle était pétrifiée par l'audace de ce qu'elle lisait sur son visage.

— Vous voulez savoir ce que je vois, quand je vous regarde, Reine des Glaces ?

Héloïse essaya de détourner le regard, mais il la força doucement à l'affronter.

— Je ne vois pas une femme froide, reprit-il. Je vois une femme qui porte une armure

de diamants parce qu'elle a peur que si elle laisse entrer un peu de lumière, elle fondera. Je vois une femme dont l'intelligence me donne le vertige. Chaque fois que vous parlez, chaque fois que vous tranchez une décision avec cette précision de scalpel, je suis fasciné.

Il marqua une pause, son pouce caressant la pommette d'Héloïse. Le geste était d'une tendresse dévastatrice.

— Ce n'est pas de la stratégie, Héloïse. Je vous admire. Pas pour votre empire, pas pour votre nom. Pour cette volonté féroce d'exister dans un monde qui veut vous briser. Vous êtes la créature la plus éblouissante que j'aie jamais rencontrée. Et ça me rend fou de savoir que vous vous cachez derrière ces murs de verre.

Le monde d'Héloïse vacilla. Aucun homme ne lui avait jamais parlé ainsi. On l'avait convoitée, on l'avait crainte, on l'avait flattée pour son pouvoir. Mais Gabriel venait de poser un miroir devant sa vulnérabilité, et l'image qu'il lui renvoyait n'était pas celle d'une souveraine, mais celle d'une femme aimée pour ce qu'elle taisait.

— Arrêtez, murmura-t-elle, les yeux soudain brillants. Vous ne savez pas ce que vous dites.

— Je sais exactement ce que je risque en vous disant ça, répondit-il en se rapprochant encore. Je risque de vous perdre avant même de vous avoir eue. Je risque de vous voir fuir et ne jamais revenir. Mais je préfère brûler dans cette vérité que de négocier un mensonge avec vous.

L'odeur de Gabriel — un mélange de bois de santal, de sueur légère et d'encre — l'enveloppa. C'était l'odeur du danger. L'odeur de la vie, brute et non filtrée.

Héloïse sentit la barrière en elle craquer. Ce n'était pas une rupture nette, mais une érosion rapide, une digue qui cède sous la pression d'un océan trop longtemps

contenu. Elle se rendit compte qu'elle ne voulait plus gagner. Elle voulait perdre. Elle voulait que ce soleil la dévore.

— Gabriel...

Le prénom mourut sur ses lèvres alors qu'elle raccourcissait les derniers centimètres qui les séparaient. Ce fut elle qui scella leur sort. Elle saisit le revers de sa chemise et l'attira à elle avec une urgence désespérée.

Le baiser n'eut rien de gracieux. C'était une collision. Une décharge de tensions accumulées pendant des mois. Ses lèvres à lui étaient chaudes, impatientes, goûtant la pluie et la promesse. Héloïse laissa échapper un gémissement étouffé, ses doigts s'emmêlant dans les cheveux de Gabriel, brisant enfin la perfection de son propre chignon.

À cet instant, la foudre frappa de nouveau, illuminant l'atelier d'une clarté spectrale. Dans cet éclair, ils se virent : deux combattants déposant les armes sur un champ de bataille dévasté.

Gabriel la souleva, l'asseyant sur une table de découpe couverte de soies précieuses. Le tissu glissa sous elle, doux et froid, tandis que les mains de Gabriel remontaient le long de ses cuisses, une exploration fiévreuse qui balayait des années de retenue.

Héloïse renversa la tête en arrière, ses yeux se fermant sur l'obscurité retrouvée. Le bruit de la pluie était désormais un fond sonore lointain. Il n'y avait plus que le feu de sa peau contre la sienne, le souffle erratique de Gabriel contre son cou, et cette sensation terrifiante et délicieuse que, pour la première fois de sa vie, elle n'avait plus besoin de tenir le monde à bout de bras.

La Reine avait abdiqué. Et dans les bras du Soleil, elle découvrait que le trône n'était rien comparé à la chaleur d'une reddition partagée.

— Je vais vous détester pour ça, murmura-t-elle contre sa bouche, le cœur battant à tout rompre.

— Non, répondit-il avec un sourire qu'elle sentit plus qu'elle ne vit. Vous allez enfin commencer à vivre.

Il l'embrassa de nouveau, et sous la verrière battue par l'orage, la glace finit de fondre, laissant place à un fleuve en crue que plus rien, jamais, ne pourrait réguler.

Chapitre 7

Le Premier Baiser

Le silence qui suivit ses mots ne fut pas un vide, mais une saturation. Un poids lourd, électrique, qui pesait sur les épaules d'Héloïse plus sûrement que n'importe quelle hermine royale. Sous la verrière, l'orage transformait le monde extérieur en un flou de gris et de bleu, mais ici, à quelques centimètres du visage de Gabriel, tout était d'une netteté insoutenable.

Elle pouvait voir la minuscule cicatrice qui barrait le coin de son sourcil, vestige d'une vie qu'elle ne connaissait pas. Elle pouvait sentir l'odeur de la pluie sur sa veste en laine, mêlée à une note plus sombre, plus chaude : du bois de santal et cette signature de peau qui n'appartenait qu'à lui.

Héloïse avait passé vingt-huit ans à construire une forteresse. Chaque brique était une règle, chaque créneau une exigence de sa lignée. Et en une seconde, Gabriel venait d'y introduire une torche vive.

— « Commencer à vivre » ? répéta-t-elle, la voix brisée, un rire nerveux mourant dans sa gorge. C'est ce que vous appelez ça ? Cette... dévastation ?

Elle essaya de reculer, mais ses jambes rencontrèrent le rebord de la table massive en acajou. Elle était prise au piège entre le bois séculaire et la chaleur vivante de cet homme. Gabriel ne la lâcha pas. Ses mains, toujours ancrées sur ses hanches, remontèrent lentement, ses pouces traçant des cercles hypnotiques à travers la soie de sa robe. Le contact était si précis, si délibéré, qu'Héloïse eut l'impression qu'il lisait son code génétique à travers le tissu.

— La vie n'est jamais propre, Héloïse, murmura-t-il. Elle est bruyante, elle est terrifiante, et elle exige qu'on brûle ses vaisseaux.

Il se pencha davantage, son front venant s'appuyer contre le sien. Elle ferma les yeux, incapable de soutenir son regard qui semblait vouloir lui arracher ses secrets les plus enfouis.

— Regardez-vous, continua-t-il. Votre cœur bat si fort que je le sens contre ma paume. Vous n'êtes plus une statue de marbre. Vous êtes en train de redevenir humaine. Est-ce que c'est ça qui vous fait si peur ?

— Ce qui me fait peur, c'est que vous n'avez aucune idée de ce que vous êtes en train de briser, souffla-t-elle. Ce trône... ce n'est pas un siège, Gabriel. C'est un équilibre. Si je tombe, tout ce que j'ai protégé tombe avec moi.

— Alors laissons tout s'effondrer. Je vous rattraperai dans les décombres.

Le point de rupture fut atteint sans avertissement. Ce n'était pas une décision consciente, c'était une explosion chimique. Héloïse agrippa le revers de sa veste, ses doigts se crispant sur le tissu avec une force désespérée, et elle le ramena vers elle.

Le baiser ne fut pas une caresse. Ce fut un choc frontal.

C'était le goût du soulagement mêlé à celui de la terreur. Les lèvres de Gabriel étaient exactement comme elle l'avait redouté : exigeantes, expertes, et porteuses d'une promesse de ruine totale. Lorsqu'il l'embrassa, elle sentit un gémissement s'échapper de sa propre gorge — un son qu'elle ne reconnut pas, un son de naufragée qui touche enfin la terre ferme, même si la terre est en feu.

L'espace autour d'eux disparut. Il n'y avait plus de « Trône de Soie », plus de protocole, plus d'attentes ministérielles. Il n'y avait que l'assaut de sa langue contre

la sienne, le frottement de leurs corps qui cherchaient à abolir la moindre parcelle d'air. Gabriel la souleva légèrement, l'asseyant sur le bord de la table. Les documents officiels, les rapports de diplomatie et les traités de paix furent balayés sur le sol dans un bruissement de papier qui sonna comme un blasphème.

Héloïse s'en moquait. Pour la première fois de son existence, les conséquences n'étaient que des ombres lointaines.

Elle passa ses bras autour de son cou, ses doigts s'emmêlant dans ses cheveux sombres, tirant, cherchant à ancrer cette sensation de vertige. Elle buvait son souffle comme si elle avait passé sa vie dans un désert de glace. Sous ses mains, les muscles de Gabriel étaient tendus à rompre, une puissance contenue qui ne demandait qu'à être libérée.

— Gabriel... murmura-t-elle entre deux baisers fiévreux, sa voix n'étant plus qu'un fil de soie.

Il s'arrêta un instant, son visage enfoui dans le creux de son cou, son souffle brûlant marquant sa peau. Il tremblait. Ce détail, plus que tout le reste, la terrifia. Cet homme, si sûr de lui, si arrogant dans sa liberté, vacillait sous l'impact de leur rencontre.

— Dites-moi de m'arrêter, ordonna-t-il d'une voix rauque. Dites-le maintenant, et je sors de cette pièce. Je quitte le palais. Je disparaîs.

Il se redressa pour plonger ses yeux dans les siens. Ses pupilles étaient dilatées, dévorant l'iris clair. C'était l'instant de vérité. La porte de sortie était là, grande ouverte. Elle pouvait reprendre son masque. Elle pouvait redevenir la Reine, la dirigeante impeccable, la sainte de l'ordre.

Elle regarda ses propres mains, posées sur les épaules de Gabriel. Elles étaient rouges, vivantes. Elle sentit le froid de la verrière et la chaleur de son corps. Le contraste était

la seule chose qui lui prouvait qu'elle n'était pas en train de rêver.

— Si vous partez, dit-elle avec une lucidité qui lui fit mal, je mourrai de froid dans ce palais.

Il n'attendit pas qu'elle finisse. Il la récupéra avec une faim renouvelée, une urgence qui confinait à la rage. Ses mains redescendirent sur ses cuisses, soulevant les pans de soie de sa robe, cherchant le contact direct de la peau. Héloïse arqua le dos, un frisson électrique remontant sa colonne vertébrale. Chaque centimètre carré de son corps semblait s'éveiller à une fréquence douloureuse et exquise.

Elle savait ce que cela signifiait. Demain, les rumeurs commenceraient. Demain, son autorité serait contestée. Demain, elle devrait faire face aux regards de ceux qui attendaient sa chute. Le baiser de Gabriel n'était pas seulement un acte d'amour ou de désir ; c'était un acte de haute trahison envers elle-même.

Mais alors qu'il mordillait sa lèvre inférieure avant de la reprendre dans un baiser plus profond, plus lent, plus explorateur, elle se rendit compte qu'elle n'avait jamais été aussi puissante. La force qu'elle puisait dans cette reddition était plus réelle que n'importe quel décret royal.

— Vous êtes une catastrophe, murmura-t-elle, les yeux mi-clos, alors qu'il descendait ses baisers le long de sa mâchoire jusqu'à la naissance de sa poitrine.

— Je suis votre catastrophe, rectifia-t-il contre sa peau.

Il releva la tête, ses mains encadrant son visage avec une tendresse qui trancha net avec la violence de leur premier contact. Son regard était d'une intensité dévastatrice.

— Regardez-moi, Héloïse. Pas la Reine. Pas l'héritière. Juste vous.

— Il ne reste rien d'autre, avoua-t-elle, le cœur en miettes.

— Il reste tout.

L'orage au-dehors redoubla d'intensité, un coup de tonnerre ébranla les fondations du palais, faisant vibrer les vitres de la verrière. Mais dans l'ombre de la bibliothèque, au milieu des papiers éparpillés qui représentaient son ancienne vie, Héloïse ne sursauta pas. Elle se serra un peu plus contre lui, acceptant l'incendie.

Le baiser reprit, plus calme cette fois, presque solennel. C'était un pacte de sang scellé dans le velours et la soie. Ils étaient deux naufragés sur une île de luxe, conscients que la mer allait finir par les emporter, mais décidés à savourer chaque seconde avant que le monde ne se rappelle à leur bon souvenir.

L'air était devenu épais, chargé de l'électricité de la tempête et du parfum de leur désir. Héloïse sentit une larme solitaire couler sur sa joue — non pas de tristesse, mais de pure surcharge sensorielle. Gabriel l'effaça du pouce, son regard ne la quittant pas.

— C'est le début de la fin, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

Il sourit, un sourire sombre et magnifique qui lui fit rater un battement de cœur.

— Non, Héloïse. C'est la fin du début.

Il l'embrassa de nouveau, et sous la verrière battue par l'orage, le Trône de Soie ne parut plus être un sommet à défendre, mais une cage dont elle venait enfin de trouver la clé, cachée dans la bouche d'un homme qui n'avait rien à perdre, et tout à lui offrir.

Chapitre 8

Le Matin de Glace

L'aube n'était pas une promesse ; c'était un scalpel.

La lumière qui filtrait à travers les hautes verrières du manoir ne possédait rien de la chaleur cuivrée de la veille. C'était un gris d'acier, un bleu polaire qui tranchait le silence de la chambre avec une précision chirurgicale. Sur les draps de soie froissés, Héloïse ouvrit les yeux. Le poids du bras de Gabriel sur sa taille, cette chaleur d'homme, ce rythme cardiaque calme qui battait contre son omoplate, tout ce qui l'avait sauvée quelques heures plus tôt lui parut soudain... encombrant. Dangereux.

Elle resta immobile, le regard fixé sur un grain de poussière dansant dans un rayon de soleil anémique. L'odeur de Gabriel — un mélange de cèdre, de peau chaude et de cette honnêteté brutale qu'il portait comme un parfum — l'asphyxiait.

Respire. Reprends le contrôle.

Hier soir, elle avait brisé la glace. Elle s'était offerte, non pas seulement physiquement, mais avec cette vulnérabilité obscène qu'elle avait passée dix ans à enfouir sous des couches de cachemire et de sarcasme. Elle avait laissé un homme voir l'envers du décor. Elle lui avait donné la clé de la cage.

Et dans la lumière crue du matin, Héloïse comprit l'ampleur de son erreur. Un pacte de sang, avait-il dit ? Non. Une faille de sécurité.

Elle se dégagea avec une lenteur calculée. Elle glissa hors du lit, évitant de regarder le visage de Gabriel, encore adouci par le sommeil. Elle ramassa sa robe de chambre en

satin noir — son armure de rechange — et la noua si serrée que cela lui fit presque mal.

Le clic de la cafetière dans la cuisine attenante fut le premier coup de feu de la guerre froide.

Quand Gabriel entra dans la pièce, dix minutes plus tard, il portait encore les stigmates de leur nuit : les cheveux en bataille, le regard brillant, un sourire paresseux aux lèvres. Il était le soleil, et il s'attendait à ce qu'elle soit l'aurore.

— Tu es déjà debout ? murmura-t-il d'une voix rauque, s'approchant pour poser ses mains sur ses hanches. J'ai cru que j'avais rêvé la moitié de ce qu'on s'est dit.

Héloïse ne se retourna pas. Elle fixait la vapeur qui s'échappait de sa tasse de porcelaine. Dès qu'il la toucha, elle se raidit. Ce n'était pas un petit tressaillement, c'était un rejet tectonique.

— Gabriel, ne fais pas ça.

Le sourire de Gabriel vacilla, mais ne s'éteignit pas tout à fait. Il fronça les sourcils, ses doigts se resserrant imperceptiblement sur le satin.

— Ne pas faire quoi ? Te dire bonjour ?

Elle fit un pas de côté, brisant le contact. Elle se tourna enfin vers lui. Son visage était redevenu ce masque de porcelaine lisse, impénétrable, celui qu'elle arborait lors des conseils d'administration du groupe *Vandale*. Ses yeux, si brûlants la veille, n'étaient plus que deux perles de verre froid.

— La nuit dernière était... nécessaire, dit-elle d'un ton clinique. Une décompression. L'orage, l'adrénaline, la pression du Trône de Soie. On s'est laissé porter.

Gabriel la fixa, immobile. Son bras restait tendu dans le vide, là où elle se trouvait une seconde plus tôt.

— Une décompression ? répéta-t-il. C'est comme ça que tu appelles ce qu'on a vécu ? Je t'ai parlé de ma vie, Héloïse. Tu m'as laissé entrer. Tu as pleuré sur mon épaule.

— J'étais fatiguée, Gabriel. La fatigue fait dire des choses ridicules.

— Ridicules ?

Le mot claqua entre eux comme une gifle. Gabriel fit un pas vers elle, son énergie "Sunshine" se muant en une intensité plus sombre, plus exigeante.

— Regarde-moi dans les yeux et dis-moi que c'était du cinéma. Dis-moi que quand tu me tenais comme si ta vie en dépendait, tu pensais à ton prochain bilan trimestriel.

Héloïse soutint son regard. C'était la chose la plus difficile qu'elle ait jamais eu à faire. Son cœur hurlait, une petite fille terrifiée quelque part au fond d'elle suppliait de se jeter à nouveau dans ses bras. Mais la Reine de Glace était plus forte. La Reine de Glace savait que l'amour était une variable incontrôlable qui finissait toujours par vous faire perdre la partie.

— Ce n'était pas du cinéma, répondit-elle d'une voix monocorde. C'était une erreur de jugement. J'ai besoin que tu reprennes tes fonctions. Le dossier de la fusion arrive à neuf heures. Je ne peux pas avoir un... un amant qui traîne dans mes pattes quand j'essaie de diriger un empire.

Gabriel accusa le coup. Il parut soudain plus petit, ou peut-être était-ce Héloïse qui s'était grandie sur ses talons invisibles.

— "Un amant qui traîne dans tes pattes", répéta-t-il, un rire sans joie secouant sa poitrine. Merde, Héloïse. Tu es incroyable. Tu as tellement peur que quelqu'un t'aime vraiment que tu préfères tout saboter avant que ça ne devienne réel.

— Ne fais pas de la psychologie de comptoir avec moi.

— Ce n'est pas de la psychologie, c'est de l'instinct de survie ! Tu te caches derrière ce trône de soie parce que tu as peur que si tu en descends, tu ne sois plus rien. Mais devine quoi ? Sur ton trône, tu es toute seule. Et il gèle, ici.

Il s'approcha, si près qu'elle pouvait sentir l'odeur de sa peau, cette chaleur qui l'attirait malgré elle. Il leva une main, hésita, puis lui effleura la joue du bout des doigts. Héloïse ferma les yeux un instant, une fraction de seconde de trahison sensorielle, avant de reculer brusquement, comme si sa peau l'avait brûlée.

— Ne me touche plus, ordonna-t-elle. Plus jamais comme ça.

Le silence qui suivit fut plus lourd que l'orage de la veille. Gabriel la regarda comme s'il la voyait pour la première fois — ou plutôt, comme s'il voyait enfin le mur qu'il pensait avoir abattu. La douleur dans ses yeux était limpide, une blessure ouverte que son optimisme habituel ne parvenait plus à masquer.

— C'est ça que tu veux ? demanda-t-il, la voix basse. Le retour à la normale ? La patronne et l'employé ? La glace et le mépris ?

— C'est ce qui fonctionne, Gabriel. C'est ce qui nous garde en vie dans ce monde.

— Non, Héloïse. C'est ce qui te garde morte.

Il ramassa sa chemise sur le dossier d'une chaise. Il l'enfila sans la quitter des yeux, boutonnant le tissu avec une précision mécanique qui imitait la sienne. L'homme

chaleureux et vibrant de la nuit dernière s’effaçait, remplacé par une version éteinte, grise.

— J'ai cru qu'on avait trouvé la clé, dit-il en se dirigeant vers la porte. Mais tu as juste changé la serrure, n'est-ce pas ?

Il s'arrêta sur le seuil, la main sur la poignée en laiton.

— Je serai au bureau à neuf heures. Je te ferai le point sur les actions de la concurrence. On fera comme si rien ne s'était passé. Mais ne me demande pas de sourire, Héloïse. Le soleil ne brille pas quand il fait moins quarante.

La porte se referma sans bruit.

Héloïse resta seule au milieu de la pièce immense. Le silence revint, plus épais qu'auparavant, presque solide. Elle porta sa tasse de café à ses lèvres ; il était déjà froid. Un goût de métal et d'amertume.

Elle s'approcha de la fenêtre. Dehors, le givre recouvrait les jardins du domaine, transformant les roses en sculptures de cristal mortes. Elle posa son front contre la vitre froide.

Elle avait gagné. Elle avait repris le contrôle. Elle était à nouveau seule sur son trône de soie, protégée, invulnérable.

Alors pourquoi avait-elle l'impression, pour la première fois de sa vie, qu'elle était en train de mourir de froid ?

Une larme roula sur sa joue, mais elle l’essuya d'un geste sec avant qu’elle ne puisse laisser de trace. Les reines ne pleurent pas. Elles gèlent. Et le Matin de Glace ne faisait que commencer.

Chapitre 9

L'Alliance Secrète

****CHAPITRE : L'ALLIANCE SECRÈTE****

Le silence du domaine n'était pas une absence de bruit, c'était une présence physique. Héloïse l'habitait comme une seconde peau, une armure de velours et d'air froid. Elle s'assit à son bureau d'ébène, les doigts effleurant la surface glacée du bois. Le parfum de Julien — un mélange de bois de santal, de tabac froid et de cette odeur métallique de pluie qui le suivait partout — flottait encore dans l'air, un fantôme narguant sa solitude.

Elle ouvrit son ordinateur. L'écran l'agressa de sa lumière bleutée. En bas à droite, une notification clignotait. Rouge sang.

« Alerte Marché : Groupe Valmont. Mouvement hostile détecté. »

Héloïse sentit une décharge d'adrénaline remonter le long de sa colonne vertébrale, chassant la léthargie de son cœur de glace. Ils n'avaient pas attendu. Le Conseil profitait de la faille, de l'ombre projetée par leur dispute. Ils pensaient la trouver affaiblie, démunie sans son bras droit.

Elle s'apprêtait à composer le numéro de son avocat quand son téléphone vibra sur le bureau. Un message crypté. Pas de nom, juste un code qu'elle connaissait par cœur.

« Ne touche pas à Valmont. Ils veulent que tu bloques le rachat pour t'accuser d'entrave. Regarde plutôt du côté de l'assurance-vie. »

Julien.

Même à des kilomètres de là, même après avoir claqué la porte avec la violence d'un séisme, il était là. Il voyait ce qu'elle voyait. Il respirait la même menace.

Héloïse tapa nerveusement du bout de ses ongles laqués sur la table. Elle ne répondit pas. Elle bascula sur les comptes de la holding. Il avait raison. Une micro-fuite de capitaux, presque invisible, une hémorragie lente déguisée en investissement de routine.

— Salauds, murmura-t-elle.

Sa voix, rauque, résonna dans la pièce vide. Elle se leva, incapable de rester immobile. La soie de sa robe de chambre glissait sur ses jambes avec un frisson électrique. Elle imaginait Julien dans son appartement de verre, surplombant la ville, déboutonnant sa chemise avec cette impatience rageuse qu'il affichait quand il était en mode « combat ». Elle voyait ses sourcils froncés, la veine battre sur sa tempe.

Elle se rassit, ses doigts volant sur le clavier. Elle ne l'appelait pas. Ils ne se parlaient pas. C'était leur règle tacite, leur chorégraphie macabre.

À dix kilomètres de là, Julien fixa l'écran de sa tablette. Il voyait le curseur d'Héloïse — ce petit point blanc sur le serveur sécurisé de la firme — bouger avec une précision chirurgicale. Elle venait de verrouiller les accès de l'assurance-vie. Elle avait compris.

Un sourire sans joie étira ses lèvres.

« Toujours aussi vive, Reine des Neiges », pensa-t-il en portant un verre de scotch à ses lèvres. Le liquide brûla sa gorge, un contraste violent avec le froid qu'il avait laissé derrière lui au domaine.

Il tapa une commande. Il ouvrait une porte dérobée pour qu'elle puisse injecter les fonds de réserve sans attirer l'attention du commissaire aux comptes. C'était risqué. C'était illégal. C'était exactement ce qu'ils aimaient.

Sur l'écran d'Héloïse, une fenêtre s'ouvrit. *« Chemin dégagé. Fais-les saigner. »*

Elle sentit un frisson parcourir ses bras. Ce n'était pas de la peur. C'était cette connexion, ce lien invisible mais indestructible qui les unissait. Ils étaient comme deux loups séparés par une rivière, mais chassant la même proie. Leur synchronisation était effrayante. Ils n'avaient pas besoin de mots, pas besoin de plans. Ils étaient les deux hémisphères d'un même cerveau machiavélique.

Elle ouvrit enfin le canal audio sécurisé. Le grésillement de la ligne sembla remplir l'espace entre ses seins.

— Tu es encore là, dit-elle, sa voix n'étant qu'un souffle.

— Je ne suis nulle part, répondit la voix grave de Julien. Je regarde juste l'incendie que tu es en train d'allumer.

Héloïse ferma les yeux une seconde. Le timbre de sa voix était comme une caresse rugueuse sur sa peau. Elle pouvait presque sentir l'odeur de son haleine, un mélange de whisky et de menthe.

— Ils vont essayer de nous diviser au conseil de demain, reprit-elle, reprenant son masque de fer. Morel va demander mon éviction en s'appuyant sur ton... départ.

— Laisse-le faire.

— Pardon ?

— Laisse-le s'avancer, Héloïse. Laisse-le croire que le Trône de Soie s'effondre parce que nous ne nous parlons plus. Quand il portera l'estocade, je serai dans la salle.

— Tu as dit que tu ne reviendrais pas.

— J'ai dit que je ne sourirais pas. Nuance.

Un silence chargé d'électricité statique s'installa. Héloïse fixa le jardin givré par la fenêtre. Elle se revit, quelques heures plus tôt, son visage à lui si proche du sien qu'elle pouvait compter les cils de ses yeux sombres. La tension entre eux était une corde raide sur laquelle ils dansaient depuis des années. L'attraction était une insulte à leur intelligence, et pourtant, elle était là, palpitante, indéniable.

— Pourquoi tu fais ça, Julien ? Pourquoi m'aider après ce que je t'ai dit ?

— Parce que personne d'autre n'a le droit de te détruire, à part moi.

Elle laissa échapper un petit rire sec, presque un sanglot étouffé.

— C'est ce que tu appelles de la loyauté ?

— C'est ce que j'appelle de la propriété, Héloïse. Ne te méprends pas. On finit ce qu'on a commencé. Ensuite, tu pourras retourner geler dans ton château de verre.

Elle sentit la morsure de ses mots, mais elle l'accueillit avec une sorte de soulagement masochiste. La douleur prouvait qu'elle n'était pas encore totalement changée en statue de sel.

— Demain, 9 heures, dit-elle. Porte ta cravate bleu minuit. Celle que je t'ai offerte.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est la couleur des ecchymoses. Et je veux qu'ils sachent ce qui les attend.

Elle coupa la communication.

Le silence revint, mais il n'était plus solide. Il était vibrant. Héloïse se leva et se dirigea vers le grand miroir doré du salon. Elle défit la ceinture de sa robe, laissant le tissu glisser au sol. Elle resta là, nue dans la lumière crue de la lune qui se reflétait sur le givre extérieur.

Elle observa les courbes de son corps, la pâleur de sa peau, la raideur de ses épaules. Elle se détestait d'avoir besoin de lui, de cette respiration synchronisée à travers les ondes. Elle se détestait de sentir son cœur battre plus vite à l'idée de le voir entrer dans la salle du Conseil, de sentir son regard brûler sa nuque alors qu'elle feindrait l'indifférence.

Elle passa une main sur son épaule, là où il l'avait tenue autrefois. Le souvenir de sa chaleur était une brûlure.

L'alliance était scellée. Secrète. Mortelle.

Ils allaient les anéantir. Morel, le Conseil, les traîtres. Ils allaient dépecer leurs adversaires avec la précision d'horlogers, puis ils se retourneraient l'un vers l'autre pour finir leur propre guerre. Parce que c'était là leur vérité : ils ne savaient s'aimer qu'en se battant, et ils ne savaient régner qu'en étant au bord du précipice.

Héloïse retourna à son bureau. Elle n'avait plus froid.

Elle ouvrit un tiroir secret et en sortit une petite fiole de parfum. Elle en déposa une goutte derrière chaque oreille, une autre au creux de ses poignets. C'était une fragrance qu'il détestait et adorait à la fois. Un jasmin de nuit, entêtant, presque toxique.

— Le Matin de Glace va être sanglant, murmura-t-elle à l'obscurité.

Elle se remit au travail. À travers le réseau, elle sentait sa présence, une ombre protectrice et menaçante à la fois. Leurs deux curseurs sur l'écran semblaient se poursuivre, s'effleurer, une valse digitale dans un océan de chiffres et de trahisons.

La distance n'était qu'une illusion. Dans la guerre politique qui s'annonçait, ils étaient plus proches que deux amants dans un lit. Ils étaient un seul et même monstre à deux

têtes, prêt à dévorer le monde pour protéger leur trône de soie.

Dehors, le givre continua de s'épaissir sur les roses mortes. Mais à l'intérieur d'Héloïse, quelque chose commençait enfin à bouillir.

Chapitre 10

Cœurs à Nu

Le silence dans le bureau n'était pas une absence de bruit, mais une pulsation. Le ronronnement des serveurs en arrière-plan battait comme un cœur de métal, s'accordant au rythme erratique de celui d'Héloïse. L'odeur du jasmin de nuit — ce poison floral qu'elle s'était imposé comme un stigmate — flottait dans l'air, saturant l'espace entre les écrans bleutés et les boiseries sombres.

La porte ne grinça pas. Elle s'ouvrit simplement, laissant entrer une onde de chaleur qui n'avait rien à voir avec le chauffage central. Liam était là. Il ne demanda pas la permission ; il n'en avait jamais eu besoin. Il portait encore l'odeur du dehors : le froid tranchant, le tabac blond et cette note de cuir qui lui était propre.

Il s'arrêta à quelques pas du bureau, ses yeux rivés sur le profil d'Héloïse. Elle ne se tourna pas immédiatement. Elle fixa ses propres mains, dont les doigts effleuraient encore le clavier, comme si elle craignait de rompre le lien digital qui les unissait deux minutes plus tôt.

— Tu as mis ce parfum, dit-il d'une voix basse, un sourire invisible dans le timbre. Tu sais que je le déteste.

— Je sais que tu le détestes autant que tu me désires en ce moment même, répliqua-t-elle sans ciller. C'est une agression, Liam. Pas une invitation.

— Avec toi, c'est souvent la même chose.

Il s'approcha davantage. Le halo des écrans découpait sa silhouette, rendant ses traits

plus durs, plus réels que les pixels qu'elle traquait. Héloïse se leva enfin. Sa veste de tailleur, d'un gris perle presque métallique, semblait une cuirasse. Elle se sentait gainée, sanglée dans son rôle de Reine des Glaces, prête à affronter le Matin de Glace qui transformerait leur monde en champ de ruines.

Pourtant, sous la soie et la laine, la peau brûlait.

Liam posa une main sur le bord du bureau, réduisant la distance à un souffle. L'odeur du jasmin le frappa de plein fouet, entêtante, presque écœurante de sensualité. Il fronça les sourcils, mais ne recula pas.

— Le réseau est en feu, murmura-t-il. Tes algorithmes mangent les miens. On dirait que tu essaies de m'effacer.

— Je n'efface que ce qui peut nous trahir. Toi compris.

Elle fit un pas vers lui, un défi silencieux. Mais au lieu de la joute verbale habituelle, elle vit quelque chose dans le regard de Liam qui la désarma. Ce n'était pas de la colère, ni même de l'ambition. C'était une pitié mêlée d'une tendresse féroce.

— Enlève-la, Héloïse.

Elle se figea.

— De quoi parles-tu ?

— Ton armure. Pas la veste. Pas les bijoux. Enlève ce masque que tu as greffé sur ton visage depuis que ton père t'a dit que le sentiment était une faille de sécurité. Il n'y a pas de caméras ici. Pas de micros. Juste nous.

Héloïse voulut ricaner, sortir une pique acide sur la vulnérabilité des idéalistes, mais sa gorge se serra. Le bouillonnement interne, cette lave qu'elle sentait monter depuis

des heures, menaçait de déborder. Elle sentit ses doigts trembler imperceptiblement.

Elle défit lentement le bouton de sa veste. Puis un autre. Elle la laissa glisser au sol, révélant un caraco de soie noire qui semblait aussi fragile qu'une seconde peau. Mais Liam ne bougea pas. Il attendait l'autre mise à nu.

— Je ne peux pas, lâcha-t-elle, sa voix se brisant sur la dernière syllabe.

— Tu ne peux pas quoi ?

Elle fit un geste vague vers la fenêtre, vers la ville qui s'étendait à leurs pieds comme un échiquier géant.

— Tout ça. Ce "nous". Cette façon que tu as de me regarder comme si j'étais... autre chose qu'un monstre de stratégie. On s'apprête à dévorer le monde, Liam. On est des prédateurs. Et les prédateurs ne s'aiment pas. Ils s'allient. Ils s'accouplent. Ils se protègent. Mais ils n'aiment pas.

Elle s'approcha de lui, ses yeux fixés sur les siens, cherchant une faille, un mensonge.

— Je ne sais pas comment faire, avoua-t-elle dans un souffle qui ressemblait à une confession de crime. Je ne sais pas aimer, Liam. On ne m'a appris que la conquête. On m'a appris à lire les faiblesses des autres pour y planter un poignard, pas pour y poser la main.

Elle posa sa paume contre son torse, juste au-dessus de son cœur. Elle sentit la pulsation, forte, régulière, chaleureuse. Un contraste violent avec ses propres mains glacées.

— Quand tu me touches, je cherche le piège. Quand tu me parles, je cherche le sous-texte. Je suis programmée pour la trahison. Comment veux-tu que je sois... entière pour toi ?

Liam posa sa main sur la sienne, la pressant contre lui. Il fit un pas de plus, l'acculant

doucement contre le bord du bureau. La fraîcheur du bois contre ses cuisses, la chaleur de son corps contre le sien. Le jasmin toxique se mêla à l'odeur de leur désir, créant une atmosphère électrique, irrespirable.

— Tu penses que l'amour est un code que tu dois déchiffrer, dit-il d'une voix qui vibrerait dans ses os. Tu penses que c'est une compétence à inscrire sur ton CV de Reine. Mais ce n'est pas ça, Héloïse.

Il approcha son visage du sien, ses lèvres effleurant presque sa joue, là où elle avait déposé le parfum.

— Aimer, c'est justement accepter de ne pas savoir. C'est accepter que la sécurité n'existe pas. C'est la seule faille de sécurité qu'on s'autorise à ne pas combler.

— C'est une condamnation à mort, murmura-t-elle, les yeux clos.

— Non. C'est la seule chose qui nous empêche d'être des machines.

Héloïse sentit une larme, une seule, brûler son canal lacrymal avant de couler le long de sa joue. C'était une anomalie. Un bug dans son système parfaitement huilé. Liam la recueillit du bout du pouce avec une infinie douceur. Ce simple contact fut plus dévastateur que n'importe quelle attaque cybernétique.

Elle agrippa le revers de sa chemise, ses articulations blanchissant.

— Apprends-moi, alors, dit-elle, presque agressive dans sa vulnérabilité. Si tu es si doué, si tu es ce "Sunshine" qui croit pouvoir éclairer mes ombres... apprends-moi. Montre-moi comment on fait pour ne pas tout détruire.

Liam sourit, un sourire triste et beau, chargé de toutes les batailles qu'ils allaient devoir mener ensemble. Il passa ses bras autour de sa taille, l'attirant totalement contre lui, brisant les derniers centimètres de politesse et de peur.

— On va commencer par les bases, murmura-t-il contre ses lèvres. Respire. Juste respire avec moi. Ne pense pas au Matin de Glace. Ne pense pas au trône. Pense à la sensation de mes mains dans ton dos.

Il commença à tracer des cercles lents, hypnotiques, sur la soie de son caraco. Héloïse sentit ses muscles se relâcher malgré elle. Le froid qui l’habitait depuis des années commençait à fondre, laissant place à une douleur sourde, mais vivante.

— Voilà, continua-t-il. C’est ça, le début. C’est laisser quelqu’un voir que tu as peur, et ne pas t’enfuir.

Il l’embrassa. Ce n’était pas un baiser de cinéma, ni une explosion de passion feinte. C’était un baiser lent, exploratoire, presque prudent. Il y avait une saveur de reddition. Pour la première fois de sa vie, Héloïse ne dirigeait pas la manœuvre. Elle se laissait porter, son cœur battant à l’unisson du sien, une synchronisation organique que ses algorithmes n’auraient jamais pu simuler.

Elle se perdit dans le contact, dans la rugosité de sa barbe de trois jours, dans la douceur de sa langue, dans la force de ses bras qui la maintenaient debout alors que ses genoux menaçaient de lâcher. Le bureau, les écrans, les roses mortes dehors, tout disparut. Il n’y avait plus que cette chaleur, cette promesse de ne plus être seule dans la tempête.

Lorsqu’ils s’écartèrent enfin, leurs souffles étaient courts, mêlés dans l’air tiède de la pièce. Héloïse posa son front contre le sien, les yeux brillants d’une intensité nouvelle. Elle n’était plus la Reine de Glace, mais elle n’était pas faible pour autant. Elle était quelque chose de plus dangereux encore : une femme qui n’avait plus rien à cacher.

— Demain, nous serons des monstres, dit-elle, sa voix retrouvant un peu de sa fermeté, mais sans la froideur.

— Demain, nous serons ce que nous devons être pour gagner, acquiesça Liam en caressant ses cheveux. Mais ce soir, nous ne sommes que nous. Et c'est plus que suffisant.

Il la souleva sans effort pour l'asseoir sur le bureau, parmi les dossiers secrets et les rapports de trahison. Elle écarta les jambes pour l'accueillir, ses mains cherchant la peau sous sa chemise. Le jasmin ne semblait plus toxique, désormais. Il sentait la victoire. Non pas celle qu'on arrache par la force, mais celle qu'on trouve au creux de l'autre, lorsque les cœurs sont enfin à nu.

Dehors, le givre pouvait bien continuer d'étouffer les roses. À l'intérieur, Héroïse bouillait, et pour la première fois, elle ne craignait plus de se brûler.

Chapitre 11

Le Scandale Éclate

L'aube avait un goût de fer et de jasmin fané.

Dans le bureau baigné d'une lumière crue, presque clinique, Héloïse observait les premières lueurs du jour griffer les rideaux de soie lourde. Sur sa peau, elle sentait encore la brûlure des mains de Liam, l'empreinte de son corps contre le sien sur le bois froid du bureau. Quelques heures plus tôt, ils étaient des amants au bord du précipice. Maintenant, ils n'étaient plus que les cibles d'un peloton d'exécution invisible.

Liam reboutonnait sa chemise, ses gestes lents, presque méthodiques, mais ses yeux ne quittaient pas le téléphone qui vibrait frénétiquement sur le marbre de la cheminée.

— Ne regarde pas, dit-il d'une voix sourde.

Héloïse esquaissa un sourire amer, un éclair de l'ancienne Reine de Glace traversant ses prunelles sombres. Elle se leva, drapée dans son chemisier de soie froissé, ignorant la douleur sourde dans ses reins. Elle s'empara du téléphone.

L'écran était une explosion de notifications. Des titres en gras, des photos volées au téléobjectif, le genre de grain sale qui rend les moments les plus sacrés vulgaires.

L'IDYLLE CLANDESTINE : LA REINE DU TRÔNE DE SOIE DÉMASQUÉE DANS LES BRAS DE L'USURPATEUR.

— C'est allé plus vite que prévu, murmura-t-elle.

Elle sentit l'odeur de Liam — cèdre, sueur et cette note de tabac froid qu'il portait comme une armure — s'approcher d'elle. Il posa ses mains sur ses épaules, une ancre dans la tempête qui s'annonçait.

— Ce ne sont que des pixels, Héloïse. Des mots pour remplir le vide de leur vie.
— Ce sont des balles, Liam. Et ils visent le cœur de l'Empire.

Elle se dégagea doucement. L'introspection la frappait avec la violence d'un crash. Depuis des années, elle avait construit ce Trône de Soie, fil après fil, sacrifice après sacrifice. Elle avait étouffé ses cris, glacé son sang, s'était transformée en une icône intouchable pour que personne ne voie la faille. Et en une nuit, en une étreinte sur un bureau jonché de secrets, elle avait tout réduit en cendres.

Était-ce de l'amour ? Ou la forme la plus pure de l'autodestruction ?

On frappa à la porte. Pas un coup poli, mais une sommation.

— Entrez, ordonna Héloïse, sa voix retrouvant sa texture de velours tranchant.

Victor d'Argenson entra. Il était l'éminence grise du conseil, l'homme qui respirait le protocole et exhalait la trahison. Il tenait une tablette comme s'il s'agissait d'une tête décapitée. Son regard passa de la chevelure défaite d'Héloïse à la présence imposante de Liam, dont la mâchoire se contracta.

— Le conseil demande votre abdication immédiate, lança Victor sans préambule. Le marché boursier plonge. Les investisseurs ne veulent pas d'une souveraine qui se vautre dans la fange avec l'ennemi.

Le mot "fange" ricocha contre les murs. Liam fit un pas en avant, mais Héloïse leva une main pour l'arrêter.

— La fange, Victor ? demanda-t-elle, un éclat dangereux dans les yeux. Vous parlez de l’homme qui a sauvé nos actifs à Singapour pendant que vous étiez trop occupé à choisir la couleur de votre nouvelle Bentley ?

— Je parle de l’image de marque ! s'emporta Victor, sa voix montant d'un cran. Vous n'êtes pas une femme, Héloïse. Vous êtes une institution. Une institution n'a pas de désirs. Elle n'a pas d'orgasmes sur des dossiers confidentiels. Elle n'a pas de faiblesses.

Héloïse s’approcha de lui. Elle sentit l’odeur de Victor — un mélange de vieux papier et de Cologne onéreuse qui lui soulevait le cœur.

— C’est là que vous vous trompez, dit-elle tout bas, son souffle effleurant le visage blême de l’homme. C’est justement parce que je suis une femme que ce Trône tient encore debout. Parce que j’ai dû me battre deux fois plus fort, saigner deux fois plus que vous tous. Liam n’est pas ma faiblesse. Il est la seule chose réelle dans ce palais de miroirs.

— La réalité ne paie pas les dividendes, grinça Victor. Choisissez. Le Trône ou lui. Mais sachez que si vous choisissez lui, vous sortirez d'ici sans rien. Pas un nom, pas un centime. Juste une femme déchue dont on oubliera le nom avant la fin de la semaine.

Le silence qui suivit fut étouffant. Liam ne disait rien, mais Héloïse sentait son regard brûler dans son dos. C’était le moment où tout basculait. Le conflit entre le devoir, cette chaîne d'or qu'elle avait polie toute sa vie, et l'amour, ce chaos vibrant qu'elle venait de découvrir.

Elle se tourna vers Liam. Ses yeux bleus, d'ordinaire si froids, étaient chargés d'une supplication muette. Il ne lui demandait pas de tout quitter. Il attendait de voir si elle

l'aimait assez pour ne plus avoir peur de la chute.

Elle repensa au toucher de ses doigts sur sa nuque, à la façon dont il l'appelait par son prénom comme si c'était une prière, pas un titre. Elle regarda le bureau, le trône symbolique au bout de la pièce, et elle ressentit une nausée fulgurante.

— Le Trône de Soie est une prison, commença-t-elle, sa voix vibrant d'une émotion contenue. J'ai passé ma vie à tisser les barreaux.

Elle retourna vers le bureau, ramassa un stylo plume en or et signa un document vierge qu'elle tendit à Victor.

— Qu'est-ce que c'est ? bafouilla-t-il.

— Ma liberté de parole. Je ne vais pas abdiquer, Victor. Je vais tout brûler. Je vais donner une interview en direct dans une heure. Je vais leur raconter comment vous avez détourné des fonds pour vos filiales offshore. Je vais leur parler de la vacuité de ce conseil. Et je vais leur dire que oui, j'aime cet homme.

Liam la rejoignit en deux foulées, ses mains trouvant sa taille, la serrant avec une intensité qui lui coupa le souffle.

— Tu es folle, murmura-t-il contre son oreille, un rire nerveux dans la voix.

— Je suis une Reine, Liam. Et une Reine choisit son propre bûcher.

Victor sortit en tempêtant, les mains tremblantes. Le scandale n'était plus seulement une affaire de mœurs, c'était une guerre ouverte.

Héloïse se tourna vers la fenêtre. En bas, les grilles du palais étaient assaillies par les caméras. Les flashes crépitaient comme des lucioles enragées. La tension était telle qu'elle pouvait presque l'entendre grésiller dans l'air, une électricité statique qui lui hérissait les poils des bras.

Liam se plaça derrière elle, sa chaleur l'enveloppant comme un manteau protecteur. Il posa son menton sur son épaule, ses doigts s'entrelaçant aux siens.

— Ils vont nous mettre en pièces, Héloïse. Tu le sais.

— Laisse-les essayer, répondit-elle, son regard fixé sur la meute en bas. Ils veulent voir le monstre ? Ils vont voir ce qui se passe quand on libère une femme qui n'a plus rien à perdre.

Elle se retourna dans ses bras, cherchant sa bouche pour un baiser qui n'avait rien de romantique. C'était un baiser de guerre, un pacte de sang. Le goût de ses lèvres était sa seule certitude. La soie du trône pouvait bien se déchirer, elle ne craignait plus le froid.

— Liam ?

— Oui ?

— On a besoin de café noir. Très noir. La journée va être longue.

Il sourit, un sourire carnassier, celui de l'homme qui avait enfin obtenu ce qu'il voulait : non pas l'Empire, mais son impératrice, nue et indomptable.

Dehors, le monde hurlait. À l'intérieur, dans le sanctuaire encore chaud de leurs ébats et de leurs trahisons, Héloïse se sentait, pour la toute première fois, parfaitement souveraine. Le scandale n'était pas la fin. C'était le lever de rideau.

Chapitre 12

Le Sacrifice de Soie

L'arôme du café était une agression. Noir, brûlant, presque huileux. Il flottait dans l'air confiné de la suite impériale, se mélangeant à l'odeur plus tenace de leur nuit : le parfum musqué de la peau, le sel de la sueur, et ce résidu de peur qui colle au palais comme de la cendre.

Héloïse tenait la tasse de porcelaine entre ses doigts fins. Elle ne buvait pas. Elle regardait la vapeur danser, des volutes blanches qui s'évaporaient contre les vitres blindées. De l'autre côté du verre, Paris n'était qu'une rumeur sourde, un bourdonnement de drones et de gyrophares. La meute attendait. Elle pouvait presque sentir leur haleine fétide, leur soif de voir la "Reine des Neiges" fondre sous le soleil du scandale.

Derrière elle, Liam s'activait. Elle entendait le froissement de sa chemise qu'il enfilait, le clic métallique de sa montre. Un bruit domestique, rassurant. Mortel.

— Le plan est simple, dit Liam, sa voix encore rauque de sommeil et de certitude. On sort ensemble. Main dans la main. On ne répond à rien. Mon avocat a déjà préparé le communiqué. On verrouille tout, Héloïse. Personne ne te touche.

Héloïse ferma les yeux. *Main dans la main.* C'était une image magnifique. C'était aussi une cible peinte sur son dos à lui. Liam, le "Sunshine" de l'industrie, le golden boy dont le sourire pouvait dévisser les contrats les plus complexes, était en train de s'enchaîner à une épave. Si elle le laissait monter sur ce trône de soie déchirée avec elle, ils couleraient à deux.

Elle se retourna lentement. Il était là, baigné par la lumière crue du matin qui ne parvenait pas à ternir l'éclat de ses yeux bleus. Il avait ce regard de chevalier, celui qu'elle avait appris à détester parce qu'il la rendait vulnérable.

— Tu as vu les chiffres ce matin ? demanda-t-elle. Sa voix était redevenue ce scalpel de glace, lisse et sans accroche.

Liam fronça les sourcils, un pli d'inquiétude barrant son front.

— Les chiffres ? On s'en fout des actions, Héloïse. On parle de nous.

— "Nous" n'existe pas dans un bilan comptable, Liam. Ton fonds d'investissement a perdu huit points depuis que cette photo de nous a fuité. Tes partenaires de Dubaï menacent de se retirer.

— Qu'ils partent. J'ai assez pour nous deux, pour dix vies.

Elle posa sa tasse sur une console en marbre avec un tintement sec. Elle s'approcha de lui, ses pieds nus s'enfonçant dans le tapis de soie épais. Elle posa ses mains sur son torse, sentant la chaleur de sa peau à travers le coton fin. C'était une torture. Elle voulait s'effondrer contre lui, crier qu'elle avait peur, que le monde extérieur l'effrayait pour la première fois de sa vie.

À la place, elle durcit son regard. Elle alla chercher en elle cette part d'ombre, celle qui lui avait permis de diriger un empire avant d'avoir trente ans.

— Tu ne comprends pas, murmura-t-elle, ses doigts remontant vers son col pour ajuster sa cravate avec une précision clinique. Tu es une variable d'ajustement, Liam. Un accessoire. Tu étais le divertissement idéal pour une saison. Mais la saison est finie.

Le silence qui suivit fut plus violent qu'une déflagration. Liam ne recula pas, mais

elle vit l'éclat dans ses yeux vaciller.

— C'est quoi ça ? Une blague de mauvais goût ? Une réaction de panique ?

— C'est de la gestion de crise, répondit-elle en s'éloignant vers le dressing. Elle attrapa un tailleur noir, une armure de laine et de soie. Je ne peux pas me battre contre le conseil d'administration si je dois aussi gérer ton idéalisme de gamin. Tu es un poids mort, Liam.

— Un poids mort ? répéta-t-il, sa voix montant d'un ton, vibrante d'une colère incrédule. Hier soir, tu me disais que j'étais ta seule certitude. Tu m'as griffé le dos en me suppliant de ne jamais te laisser. C'était quoi ? Une performance pour le public ?

Héloïse enfila sa veste. Elle boutonna chaque bouton comme on scelle un cercueil. Elle ne le regardait pas. Elle ne pouvait pas. Elle sentait son propre cœur se contracter, une douleur physique, sourde, qui lui coupait le souffle. *Fais-le pour lui. Tue ce qu'il reste de nous pour qu'il survive.*

— Le sexe a toujours été un excellent décompresseur, dit-elle d'un ton détaché en ajustant ses boucles d'oreilles en perles noires. Mais ne confondons pas l'adrénaline de la chute avec un sentiment durable. Tu as été utile pour briser la glace. Maintenant que c'est fait, je préfère marcher seule. Le trône n'est pas fait pour deux, Liam. On s'y bouscule.

Il fit trois pas rapides et lui saisit le bras. Pas violemment, mais avec une intensité qui l'obligea à lever les yeux. Elle vit la blessure, brute, sanglante, dans ses prunelles. Le "Sunshine" s'éteignait, remplacé par une amertume froide.

— Regarde-moi en face, Héloïse. Dis-le moi. Dis-moi que tu ne m'aimes pas. Dis-moi que tout ce qu'on a construit, les nuits à refaire le monde, les secrets qu'on s'est confiés, ce n'était que du "divertissement".

L'odeur de son parfum — un mélange de bois de cèdre et d'agrumes — l'enveloppait, l'étouffait. Elle avait envie de hurler qu'elle l'aimait à en crever, que chaque seconde passée sans lui serait un hiver éternel.

Mais elle vit, par la fenêtre, le reflet des projecteurs des caméras en bas. Ils n'attendaient qu'un signe de faiblesse. Ils allaient le dépecer s'il restait à ses côtés. Ils allaient fouiller sa vie, détruire sa réputation, salir sa lumière pour l'atteindre, elle.

Elle dégagea son bras avec une lenteur méprisante.

— Liam, soupira-t-elle comme si elle parlait à un enfant têtu, l'amour est une invention pour les gens qui ont le temps de s'ennuyer. J'ai un Empire à sauver. Et pour le sauver, je dois t'éliminer de l'équation. C'est purement mathématique.

Il recula, cette fois pour de bon. Le masque de douleur se figea en une expression de dégoût qu'elle n'oublierait jamais.

— Tu es vraiment cette créature, n'est-ce pas ? La Reine des Neiges. Pas de cœur, juste un bloc de glace sculpté pour ressembler à une femme.

— Si c'est ce qui te permet de dormir la nuit, alors oui. C'est ce que je suis.

Liam ramassa sa veste sur le lit. Il ne prit même pas la peine de mettre ses chaussures de ville, restant en mocassins de cuir souple. Il se dirigea vers la porte, s'arrêtant un instant, la main sur la poignée dorée.

— J'ai cru que je t'avais sauvée, dit-il, le dos tourné. Mais on ne sauve pas quelqu'un qui aime sa prison. Adieu, Héloïse. Bonne chance avec ta solitude. Elle te va à ravir.

La porte claqua. Un bruit sec, définitif.

Héloïse resta immobile au centre de la pièce. Le silence retomba, plus lourd que jamais. Elle sentit ses jambes flageoler. Elle s'effondra sur le bord du lit, là où, quelques heures plus tôt, il l'embrassait avec une dévotion qui lui donnait le vertige.

Elle porta ses mains à son visage. Elles tremblaient. Elle respira l'odeur du drap, là où il avait posé sa tête. Elle voulait pleurer, mais ses yeux restaient secs, brûlants. Elle avait fait ce qu'elle savait faire de mieux : un sacrifice tactique.

Elle se leva, se dirigea vers le miroir et reprit contenance. Elle lissa sa jupe, vérifia son maquillage. Son visage était un masque de marbre parfait. La faille était là, quelque part sous la soie et la peau, mais personne ne la verrait jamais.

Elle sortit son téléphone et composa le numéro de son chef de cabinet.

— C'est Héloïse. Liam est parti. Il n'est plus associé à l'affaire. Lancez la phase deux. On lâche les chiens.

Elle raccrocha. Dehors, la meute hurla de plus belle en voyant Liam sortir seul par la porte de service, la tête basse, traqué par les flashes.

Héloïse s'installa dans le fauteuil du bureau, face à la fenêtre. Elle était souveraine. Elle était puissante. Elle était seule.

Le sacrifice de soie était consommé. Le trône était à elle, mais il n'avait jamais semblé aussi froid.

Chapitre 13

L'Éveil du Soleil

Le silence dans le bureau directorial n'était pas une absence de bruit ; c'était une matière solide, une nacre épaisse qui étouffait les battements du cœur d'Héloïse. À travers la vitre blindée, les gyrophares de la police et les flashes des reporters stroboscopaient la pénombre, transformant la ville en un aquarium électrique.

Héloïse fixa ses mains posées à plat sur le bureau en acajou. Elles ne tremblaient pas. Elles étaient aussi immobiles que des gants de porcelaine. Elle avait réussi. La « Phase Deux » était lancée. Le scandale glisserait sur elle pour s'accrocher aux basques de Liam, le sacrifié, le fusible magnifique.

C'est alors que le verrou électronique de la porte privée émit un clic sec.

Héloïse ne se retourna pas. Elle connaissait ce pas. Un pas lourd, celui d'un homme qui n'a plus rien à perdre parce qu'il a déjà tout donné. L'odeur de la pluie et du bitume mouillé envahit l'espace aseptisé, brisant le parfum de lys et de papier neuf qui constituait l'armure olfactive d'Héloïse.

— Les chiens sont lâchés, Héloïse. Mais tu as oublié une chose.

La voix de Liam était rauque, écorchée par le froid de la rue. Il était là, juste derrière elle. Elle sentait la chaleur qui émanait de son corps, une radiation insupportable dans cette pièce à seize degrés.

— Tu devrais être loin d'ici, Liam, répondit-elle sans bouger, sa voix parfaitement modulée. Ma voiture t'attendait au sous-sol. Tu as gâché ton avance.

— Ta voiture attendait un coupable docile. Mais je ne suis pas ton employé, et je ne suis plus ton amant.

Il contourna le bureau. Héloïse fut forcée de lever les yeux. Il était trempé. Sa chemise de lin blanc, celle qu'elle aimait tant toucher le matin, collait à sa peau, révélant la tension de ses muscles. Il n'avait plus rien du « Sunshine » solaire qui l'avait fait rire dans les jardins de la villa. Ses yeux, d'ordinaire couleur miel, étaient devenus de l'ambre brûlant.

Il posa ses mains sur le bureau, se penchant vers elle. L'odeur de sa peau — sel, tempête et une pointe de tabac froid — percuta Héloïse de plein fouet. Une fissure invisible parcourut son masque de marbre.

— Regarde-moi, exigea-t-il.

— Le dossier est clos, Liam. Tu es l'associé déchu. Je suis la survivante. C'est la seule narration qui sauve l'entreprise.

— On s'en fout de l'entreprise ! cria-t-il, et le son ricocha contre les parois de verre. On s'en fout de ton trône de soie de merde. Tu es en train de mourir de froid, Héloïse. Tu as sacrifié le seul homme qui t'ait vue nue sans tes titres de fonction.

Il fit le tour du bureau, envahissant son espace vital. Héloïse voulut se lever, mais il posa une main sur le dossier de son fauteuil et l'autre sur le bureau, l'emprisonnant. La tension entre eux était une corde de violon tendue jusqu'à la rupture. Elle pouvait voir chaque goutte d'eau perler sur ses cils, chaque pulsation à la base de son cou.

— Ne me touche pas, murmura-t-elle, alors même que ses sens hurlaient le contraire.

— Pourquoi ? Parce que si je te touche, tu te souviendras que tu as un cœur ? Parce

que la soie, c'est doux, mais c'est mort ?

Il approcha son visage du sien. Leurs souffles se mêlèrent. C'était une agression de chaleur. Héloïse sentit une brûlure familière au creux de son ventre, une ivresse qu'aucune victoire politique ne lui avait jamais procurée.

— Tu penses que la solitude est le prix du pouvoir, reprit Liam, sa voix retombant dans un murmure dangereux, presque caressant. Mais la solitude, c'est juste une habitude que tu as prise pour ne pas avoir peur. Regarde cette pièce. C'est un mausolée. Tu as gagné, bravo. Tu es la reine d'un cimetière.

— C'est mon héritage, répliqua-t-elle, les dents serrées.

— Non, c'est ta prison. Et je ne te laisserai pas refermer la cellule.

Soudain, il attrapa sa main. Pas avec la douceur d'un amant, mais avec la force d'un sauveteur. Il pressa la paume d'Héloïse contre sa poitrine, là où son cœur battait de façon désordonnée, violente. La peau contre la peau. Le choc thermique fut tel qu'Héloïse eut un hoquet de surprise.

— Tu sens ça ? demanda-t-il, les yeux fixés dans les siens. C'est la vie. C'est le chaos. C'est tout ce que tu essaies de lisser avec tes communiqués de presse. Choisis, Héloïse. Maintenant.

— Liam, arrête...

— Choisis ! Est-ce que tu veux être ce monument de glace, ou est-ce que tu veux être la femme qui a eu le courage de tout foutre en l'air pour un matin de plus dans mes bras ?

Il ne la lâchait pas. Son pouce caressait son poignet, juste sur sa veine bleue, là où son

pouls battait la chamade, trahissant son calme de façade. Héloïse sentit ses défenses s'effondrer. L'image d'elle-même, seule dans ce fauteuil pour les trente prochaines années, lui apparut avec une clarté terrifiante. Une reine de nacre, intouchable et morte.

— Ils vont me détruire, murmura-t-elle, sa voix se brisant enfin. Si je te blanchis, si je reviens sur la Phase Deux... ils vont me dévorer.

— Laisse-les faire, dit-il en réduisant l'ultime distance entre eux. On s'en fiche des loups quand on a le soleil.

Il l'embrassa. Ce n'était pas un baiser de réconciliation, c'était un baiser de guerre. Il y avait le goût du désespoir, de la pluie et de la fureur. Les mains d'Héloïse, si longtemps immobiles, s'accrochèrent à ses épaules, froissant la chemise humide, cherchant la chaleur de ses muscles. Elle rendit le baiser avec une faim qui lui fit peur. Elle griffait le dos de sa veste, elle l'attirait contre elle comme s'il était l'unique bouée dans un océan de glace.

Le téléphone sur le bureau se mit à vibrer. *Chef de Cabinet*. Le nom clignotait, une menace bureaucratique.

Liam s'écarta d'un millimètre, son front contre le sien.

— Décroche, dit-il, le souffle court. Décroche et dis-lui que la Phase Deux est annulée. Dis-lui que c'est toi. Que c'était nous. Brûle le trône, Héloïse.

Elle regarda l'appareil qui vibrait, tel un insecte colérique. Puis elle regarda Liam. Il y avait dans son regard une promesse de liberté qui pesait bien plus lourd que des milliards d'actifs.

Le masque de marbre vola en éclats. Héloïse ne lissa pas sa jupe. Elle ne vérifia pas

son maquillage. Elle se saisit du téléphone.

— Héloïse, n'en fais rien... commença Liam, soudain inquiet de sa propre audace.

Elle appuya sur la touche verte. Son regard était braqué sur lui, brillant d'une lueur nouvelle, sauvage.

— C'est Héloïse. Appelez les chiens. On change de stratégie. Je convoque une conférence de presse dans vingt minutes. Je vais faire une déclaration complète. Sous serment.

Elle raccrocha. Le silence revint, mais il n'était plus oppressant. Il était électrique.

— Tu te rends compte de ce que tu viens de faire ? demanda Liam, un sourire incrédule étirant ses lèvres.

— Je viens d'abdiquer, répondit-elle.

Elle se leva, contourna le bureau et se tint devant la grande baie vitrée. Les flashes continuaient de crépiter en bas, mais ils ne lui faisaient plus peur. Elle sentit Liam s'approcher par derrière, ses mains trouvant sa taille, sa chaleur l'enveloppant enfin totalement.

— Le Trône de Soie était trop froid pour moi, de toute façon, ajouta-t-elle en se renversant contre lui.

Dehors, l'aube commençait à pointer, une ligne d'or déchirant le gris de la ville. Le soleil se levait enfin, et pour la première fois de sa vie, Héloïse n'avait pas l'intention de s'en protéger. Elle ferma les yeux, savourant la brûlure de l'instant, laissant la soie de sa robe glisser sur sa peau comme une vieille mue dont elle n'avait plus besoin.

Le sacrifice était consommé, mais cette fois, c'était l'ambition qu'elle offrait en holocauste. Et dans les bras du seul homme qui avait osé la défier, elle ne s'était jamais sentie aussi puissante.

Chapitre 14

La Fusion des Mondes

Le silence qui suivit la déclaration d'Héloïse ne fut pas un vide, mais une déflagration sourde. Dans le bureau directorial du groupe Valmont, l'air semblait s'être raréfié, chargé d'ozone et de cet effluve de bois de santal et de tabac froid qui collait à la peau de Liam.

Héloïse sentit le souffle chaud de l'homme contre sa nuque. Elle ne bougea pas. Elle écoutait le battement de son propre cœur, un tambour sauvage qui n'avait plus rien à voir avec la métronome glaciale qu'elle avait été pendant dix ans.

— Tu as tout jeté par la fenêtre, murmura Liam. Sa voix était rauque, une caresse abrasive. Tout ce pour quoi tu t'es battue. Tout ce pour quoi tu m'as détesté.

Elle tourna la tête, juste assez pour croiser son regard. Ses yeux à lui étaient des abîmes de curiosité et d'adrénaline.

— Je n'ai rien jeté, Liam. J'ai juste décidé que je ne voulais plus être la gardienne d'un musée. Le Trône de Soie était une prison dorée. Je préfère le chaos à cette perfection qui m'étouffait.

Elle se retourna complètement dans le cercle de ses bras. La soie de sa robe, d'un blanc lunaire, glissa contre le tissu sombre de son costume. C'était le contraste de leurs mondes : l'ordre contre la tempête, l'héritière contre l'outsider. Mais en cet instant, la frontière n'existait plus.

Liam posa ses mains sur les épaules d'Héloïse. Ses pouces dessinèrent des cercles

lents sur ses clavicules, un geste d'une possession tranquille qui la fit frissonner. Elle avait passé sa vie à ériger des remparts, à s'assurer que personne ne puisse lire l'ombre d'une émotion derrière son masque d'acier. Et pourtant, cet homme, ce pirate de la finance qui avait tenté de démanteler son empire, l'avait mise à nu sans même la déshabiller.

— Et maintenant ? demanda-t-il, un sourire en coin étirant ses lèvres. L'Ice Queen est sans royaume. Tu vas faire quoi ? Te retirer dans une villa en Toscane et peindre des paysages ?

Héloïse laissa échapper un rire bref, cristallin. Elle posa ses mains sur le revers de sa veste, sentant la force des muscles en dessous.

— Ne m'insulte pas, Liam. Je n'ai pas abdicé ma puissance, j'ai abdicé mes chaînes. Je n'ai plus besoin d'un titre pour régner. Et je n'ai plus l'intention de jouer selon leurs règles. Les règles de mon père, celles des actionnaires, celles de cette ville qui attend que je trébuche pour me dévorer.

Elle se hissa sur la pointe des pieds, son visage à quelques millimètres du sien. L'odeur de Liam — un mélange de pluie, d'ambition et de quelque chose de plus charnel — l'enivrait.

— Je veux redéfinir les règles. Avec toi.

Le regard de Liam s'assombrit. La tension entre eux, cette corde raide sur laquelle ils dansaient depuis des mois, finit par rompre. Il ne l'embrassa pas tout de suite. Il l'étudia, cherchant la faille, le mensonge. Mais il ne trouva que la clarté d'une femme qui n'avait plus rien à perdre.

— On va se détruire, Héloïse, murmura-t-il contre ses lèvres. On est deux prédateurs. On ne sait pas partager l'espace.

— Alors apprenons à chasser ensemble, répliqua-t-elle.

Il scella leur pacte d'un baiser qui n'avait rien d'une reddition. C'était une collision. Ses lèvres étaient exigeantes, presque sauvages, et Héloïse y répondit avec une faim qu'elle avait longtemps refoulée. Elle s'agrippa à lui, ses doigts s'ancrant dans ses cheveux, tandis qu'il la soulevait sans effort pour l'asseoir sur le rebord du grand bureau d'acajou.

Les dossiers éparpillés, les contrats de plusieurs millions, les rapports de fusion... tout vola au sol dans un froissement de papier insignifiant. Le "Trône de Soie" n'était plus qu'un meuble froid sous elle, alors que la chaleur de Liam l'envahissait.

Il s'écarta un instant, le souffle court, ses mains remontant le long de ses cuisses, sous la soie fine.

— Tu te rends compte de ce que le monde va dire ? L'héritière Valmont et le prédateur de Londres, ensemble ? Ils vont appeler ça un scandale. Ils vont dire que je t'ai manipulée.

— Laisse-les parler, souffla-t-elle en déboutonnant sa chemise avec une impatience fébrile. Ils ont besoin de leurs étiquettes pour ne pas avoir peur. Nous, on sait.

— On sait quoi ?

— Que le pouvoir n'est pas dans ce bureau. Il est là, dit-elle en posant sa main sur son cœur à lui. Et là, ajouta-t-elle en guidant sa main à lui sur sa propre gorge, là où le sang battait la chamade.

Liam plongea son visage dans le creux de son épaule, inhalant le parfum de sa peau — un mélange de jasmin et de sueur froide. Il sentait la fragilité sous la force, et

c'était ce mélange qui le rendait fou. Il l'avait voulue dès le premier regard, non pas pour ses millions, mais pour cette étincelle de rébellion qu'elle cachait si bien derrière son éducation parfaite.

— Je ne veux pas d'une vie tranquille, Héloïse. Je veux que tu continues de me défier. Je veux que tu sois mon égale, pas mon ombre.

Elle se redressa, ses yeux brillant d'une intensité nouvelle.

— Je ne serai jamais l'ombre de personne, Liam. Mon monde est en train de s'effondrer, et le tien est fait de décombres. On va construire quelque chose d'autre. Un empire qui ne nous appartient pas, mais que nous créons à chaque seconde. Pas de soie, pas de verre. Quelque chose d'acier et de feu.

Il sourit, un vrai sourire cette fois, dépourvu de cynisme. Il l'embrassa à nouveau, plus lentement, explorant chaque recoin de sa bouche comme s'il cartographiait un nouveau territoire. La main d'Héloïse glissa dans son dos, sentant la tension de ses muscles se relâcher pour laisser place à une tendresse inattendue.

Dehors, la ville s'éveillait. Le gris céda la place à un orange brûlant qui se reflétait sur les gratte-ciel de verre. Le monde continuait de tourner, les marchés allaient ouvrir, les rumeurs allaient enfler, mais dans ce bureau, le temps s'était arrêté.

Héloïse sentit la soie de sa robe glisser davantage. Elle ne se sentait pas nue, elle se sentait armée. Chaque caresse de Liam, chaque frôlement de ses doigts sur sa peau, était une validation de sa nouvelle liberté. Elle n'était plus la "Ice Queen", cette figure de proue rigide et solitaire. Elle était une femme qui acceptait sa propre complexité, son propre désir.

— On va devoir annoncer les termes de notre... collaboration, dit Liam entre deux baisers, ses lèvres descendant vers la naissance de sa poitrine.

Héloïse renversa la tête en arrière, fermant les yeux, savourant la sensation de ses mains sur elle.

— Plus tard, murmura-t-elle. Pour l'instant, je veux juste sentir que le monde existe au-delà des chiffres. Je veux sentir que je suis vivante.

Il se redressa, la fixant droit dans les yeux, son regard brûlant d'une promesse qu'il n'avait jamais faite à aucune autre.

— Tu l'es, Héloïse. Plus que n'importe qui dans cette foutue ville.

Ils s'abandonnèrent l'un à l'autre sur ce bureau qui avait vu tant de trahisons et de calculs froids, le transformant en le théâtre d'une fusion bien plus réelle que celle qu'ils avaient négociée pendant des mois. Ce n'était pas seulement une réconciliation charnelle, c'était la rencontre de deux âmes qui avaient enfin trouvé leur reflet.

Le soleil franchit l'horizon, inondant la pièce d'une lumière crue, révélant les débris de leur ancienne vie au sol. Héloïse ne détourna pas le regard. Elle accueillit la brûlure du jour nouveau.

Ils redéfiniraient les règles. Ils créeraient un monde où l'ambition ne signifiait pas solitude, et où l'amour n'était pas une faiblesse, mais le carburant de leur puissance commune.

Héloïse Valmont n'avait plus de trône, mais en se perdant dans les bras de Liam, elle comprit qu'elle venait enfin de s'emparer de son véritable empire : elle-même.

Chapitre 15

Le Trône de la Renaissance

CHAPITRE : Le Trône de la Renaissance

Six mois avaient passé, mais l'air de Paris gardait cette même odeur de pluie sur le bitume chaud et de promesses non tenues. Pourtant, pour Héloïse Valmont, le parfum du monde avait changé. Il ne sentait plus l'encre fraîche des contrats de rachat ou l'arôme âcre de la trahison. Aujourd'hui, son univers se résumait à une note de tête de bergamote, une note de cœur de cuir vieilli et une note de fond, beaucoup plus persistante, qui ressemblait étrangement à la peau de Liam au réveil.

Elle était debout sur la terrasse de leur nouvel appartement, un duplex qui dominait la place Vendôme. Ce n'était pas la forteresse de verre et d'acier où elle s'était si longtemps terrée. C'était un lieu de lumière, de parquets qui craquaient et de moulures qui avaient vu passer des siècles d'ambition.

Héloïse lissa la soie de son peignoir vert émeraude. Le tissu glissa sur ses hanches avec la fluidité d'une caresse. Elle ne portait plus de cuirasse. Elle n'en avait plus besoin.

— Tu penses encore à la chute, ou tu savoures enfin l'altitude ?

La voix de Liam, basse et légèrement éraillée par le sommeil, fit vibrer une corde sensible au creux de son ventre. Elle ne se retourna pas, profitant de la sensation de ses pas feutrés sur le bois derrière elle.

— L'altitude est addictive, Liam. Tu devrais le savoir, répondit-elle, un sourire en

coin étirant ses lèvres. Mais je me demandais surtout si la Maison Valmont survivrait à la nouvelle collection sans que je n'aie à étrangler le directeur artistique.

Liam arriva à sa hauteur. Il était torse nu, un pantalon de lin noir tenant bas sur ses hanches. Il dégageait cette chaleur animale, brute, qui avait été son ancre pendant les mois de tempête qui avaient suivi leur "révolution". Il posa une main sur la balustrade, son bras frôlant le sien. La tension entre eux n'avait jamais disparu ; elle s'était simplement transformée. Ce n'était plus une guerre de tranchées, mais un courant électrique continu, une source d'énergie inépuisable.

— Laisse-le transpirer un peu, dit Liam en plongeant son regard dans le sien. La peur est un excellent moteur pour la créativité. C'est toi qui me l'as appris.

— J'étais une femme cruelle à l'époque.

— Tu étais une femme affamée. Maintenant, tu es une femme qui a appris à choisir ses proies.

Il tendit la main et écarta une mèche de cheveux blonds qui barrait le visage d'Héloïse. Ses doigts s'attardèrent sur sa tempe. Le contact était léger, presque une interrogation. Héloïse ferma les yeux une seconde, savourant ce luxe inouï : la confiance.

— On dit que le marché frémit, reprit-elle, ouvrant les yeux pour fixer l'horizon. Que les investisseurs attendent que nous fassions un faux pas. Ils pensent que l'amour nous a ramollis.

Liam la fit pivoter vers lui d'un geste lent mais ferme. Il la coinça entre ses bras et le fer forgé de la terrasse. Son odeur l'enveloppa — un mélange de savon neutre et de ce magnétisme qui lui était propre.

— Ils pensent qu'on est vulnérables parce qu'on a quelque chose à perdre, murmura-t-il, son visage à quelques centimètres du sien. Ils ne comprennent pas qu'on est deux fois plus dangereux parce qu'on a tout à gagner. Ensemble.

Il y avait dans son regard cette étincelle sauvage que rien n'avait pu éteindre. Ni les années de lutte, ni la douceur de leur nouvelle vie. Liam n'était pas devenu un agneau ; il était simplement devenu le gardien du sanctuaire qu'ils avaient érigé.

Héloïse passa ses mains sur les pectoraux de Liam, sentant le battement régulier de son cœur sous ses paumes.

— Le "Trône de Soie" ... c'était une prison, Liam. Je pensais que pour régner, il fallait être seule au sommet. Je pensais que chaque sentiment était une faille dans l'armure.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je pense que le vrai pouvoir, c'est de pouvoir s'effondrer dans les bras de quelqu'un le soir, et de se relever plus forte le lendemain. Le trône n'est pas un siège, c'est ce qu'on construit à deux.

Elle se haussa sur la pointe des pieds, ses lèvres frôlant les siennes dans une provocation silencieuse.

— Mais ne crois pas que je vais te laisser gagner à notre prochaine partie de squash, ajouta-t-elle avec un éclair de malice.

Liam laissa échapper un rire bref et sombre.

— Ton esprit de compétition finira par nous perdre, Valmont.

— Ou par nous sauver.

Il l'embrassa. Ce n'était pas un baiser de cinéma, poli et orchestré. C'était un baiser qui goûtait la possession et la reconnaissance. Un baiser qui disait : *Je te connais. Je connais tes ombres, tes griffes, tes silences. Et je ne vais nulle part.*

Héloïse sentit la chaleur monter en elle, balayant les derniers vestiges de la fraîcheur matinale. Elle se souvenait de l'époque où chaque contact était un calcul, chaque mot une transaction. Aujourd'hui, avec Liam, tout était brut. Sans filtre.

Ils se séparèrent à regret quand le téléphone de Liam, resté sur la table de nuit à l'intérieur, commença à vibrer.

— Le monde nous appelle, soupira-t-il sans bouger.

— Laisse-le attendre, répondit Héloïse en resserrant sa prise sur sa nuque. Le monde a survécu sans nous pendant des siècles. Il peut bien nous accorder dix minutes de plus.

Elle l'entraîna vers l'intérieur, vers la pénombre de la chambre où les draps froissés racontaient une histoire bien plus passionnante que n'importe quel rapport annuel.

En passant devant le grand miroir doré du salon, Héloïse s'aperçut. Elle ne vit plus la reine de glace aux yeux vides qui l'avait hantée pendant des années. Elle vit une femme dont le regard brûlait d'une intensité nouvelle. Elle n'avait plus besoin de porter le nom des Valmont comme un bouclier. Elle était Héloïse. Tout simplement.

Liam s'arrêta derrière elle, posant son menton sur son épaule, leurs reflets fusionnant dans la glace.

— Tu es magnifique, murmura-t-il.

— Je suis libre, corrigea-t-elle.

— C'est la même chose.

Ils restèrent là un instant, contemplant ce qu'ils étaient devenus. Ils n'étaient plus des prédateurs solitaires rôdant dans les couloirs du pouvoir. Ils étaient les architectes d'une nouvelle ère. Leur empire ne se mesurait plus en parts de marché, mais en moments volés à l'implacable horloge de la vie parisienne.

Le Trône de Soie avait été brûlé. De ses cendres était né quelque chose de beaucoup plus solide, de beaucoup plus précieux. Une alliance gravée dans la chair et confirmée par l'esprit.

Héloïse se tourna vers Liam, ses doigts jouant avec la lisière de son pantalon.

— Dis-moi, Liam... Qu'est-ce qu'on fait de cette ville aujourd'hui ?

Il sourit, ce sourire prédateur qui l'avait fait tomber autrefois, mais qui aujourd'hui ne visait que ses ennemis.

— On la conquiert, Héloïse. Mais cette fois, on le fait pour le plaisir. Pas pour la survie.

Elle rit, un son clair qui emplit la pièce, balayant les derniers fantômes du passé. Elle prit sa main, entrelaçant leurs doigts avec une force qui ne laissait place à aucun doute.

La Renaissance n'était pas un événement. C'était un état d'esprit. Et alors qu'ils retournaient vers l'obscurité complice de leur chambre, Héloïse Valmont sut qu'elle n'avait jamais été aussi puissante que depuis qu'elle avait accepté d'être aimée.

Le soleil finit par inonder la pièce, frappant les cadres photos, les livres éparpillés et deux verres de cristal vides sur le bureau. Le vieux monde était mort. Le leur commençait à peine, baigné dans une lumière d'or, de soie et de désir pur.

Ils ne régnaient plus sur une entreprise. Ils régnaient sur leur propre destin. Et c'était, de loin, la plus belle des victoires.

FIN

Merci d'avoir lu "Le Trône de Soie"

Une œuvre écrite par Studio Pink

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)